

De L'OMBRE
à la LUMIERE

Portraits de femmes et d'hommes
du Pays de Barr

Remerciements

Commissariat :

La Seigneurie

Réalisation et conception graphique-scénographique :

La Seigneurie

Impression :

Point Carré, CAR Impression

La Seigneurie remercie pour leurs prêts :

Le musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg (MAMCS), le musée historique, le musée des arts décoratifs, le musée zoologique et le cabinet des estampes et des dessins de Strasbourg, le musée d'histoire naturelle et d'ethnographie de Colmar, le musée historique de Haguenau, la bibliothèque patrimoniale des Dominicains de Colmar, la bibliothèque alsatique du Crédit Mutuel, le fonds patrimonial de la médiathèque André Malraux de Strasbourg, les archives de la Ville et de l'Eurométropole de Strasbourg, les archives municipales de Mulhouse, le musée de la Folie Marco de Barr, les villes de Goxwiller et d'Andlau, la Villa Mathis, ainsi que les nombreux collectionneurs privés.

La Seigneurie remercie pour leur accompagnement :

Paul-Philippe Meyer, Floriane Tinetti, Pierre Haas, Evelyne Herz, le pasteur Hetzel, René Wetzig, l'OLCA, l'UEPAL, Béatrice Schirlé, Thierry Blondeau, Maurice Laugner, Catherine Latour, Walter Kiwior.

Un grand merci à l'ensemble des élus et des agents de la Communauté de Communes du Pays de Barr qui ont contribué à la réalisation de cette exposition.

L'équipe de la Seigneurie :

Maryline Bootz, Franck Burckel, Christian Courivaud, Aurélie Houillon, Marine Schmitt et Léa Vogel.

**« Ah ! non ! c'est un peu court,
jeune homme !
On pouvait dire... Oh ! Dieu ! ...
bien des choses en somme... »**

Cette exposition ne prétend aucunement être exhaustive et présenter l'ensemble des personnalités femmes et hommes qui nées, mortes ou ayant vécu sur le territoire, ont œuvré pour le Pays de Barr.

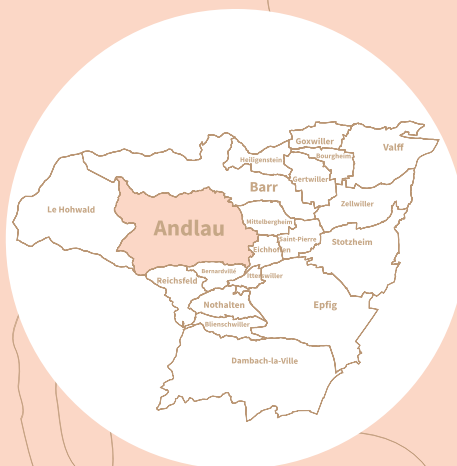
La présente sélection s'est faite afin d'évoquer le plus de communes possibles, à travers celles et ceux qui, en plus de respecter le critère de la localité, avaient l'intérêt de permettre de présenter, grâce aux prêts d'œuvres, la qualité et la richesse de leurs arts respectifs.



De L'OMBRE
à la LUMIERE

Portraits de femmes et d'hommes
du Pays de Barr

ANDLAU



Andlau est un village de l'arrondissement de Sélestat-Erstein et du canton d'Obernai situé dans la vallée de l'Andlau sur les contreforts des Vosges.

Sans doute déjà occupé à l'époque gallo-romaine, il s'est développé autour de l'abbaye, fondée en 880 par l'impératrice Richarde, épouse du carolingien Charles le Gros, arrière petit-fils de Charlemagne.

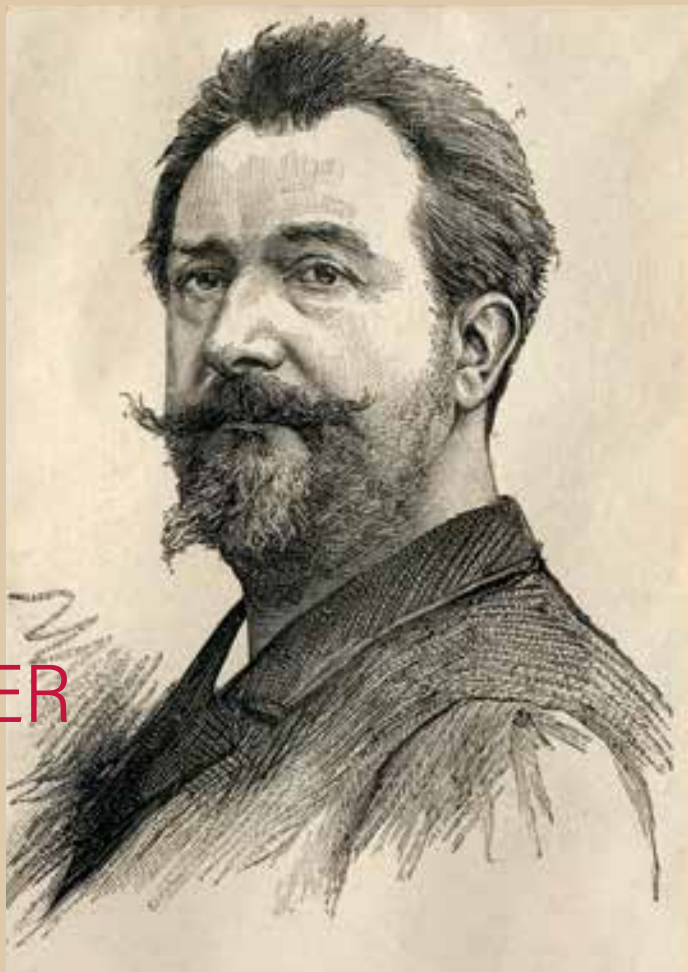
Au cœur de la ville se dresse la Seigneurie, une bâtisse de style Renaissance. Cette ancienne résidence de la famille d'Andlau, édifée en 1582, accueille un Centre d'interprétation du patrimoine, qui présente les patrimoines naturels et culturels du Pays de Barr : viticulture, maisons à pans de bois, châteaux forts...

Andlau ne serait pas non plus ce qu'elle est sans ses vignobles réputés, dont trois classés grands crus, et ses grandes forêts.

Andlau est une étape sur la Route des vins d'Alsace, la véloroute du vignoble d'Alsace (EuroVelo 5), le sentier de grande randonnée GR 5 et la partie alsacienne du chemin de Saint-Jacques de Compostelle. Andlau abrite un patrimoine remarquable : l'abbatiale où la sculpture romane est au premier plan, les châteaux du Spesbourg et du Haut-Andlau, de nombreuses maisons Renaissance à pans de bois...

ANDLAU

Alexis KREYDER



Portrait d'Alexis Kreyder
Graveur anonyme
© Musées de la ville de Strasbourg,
M. Bertola

Né à Andlau le 21 octobre 1839, mort à Paris le 17 mars 1912

Alexis Kreyder est un peintre réputé pour ses natures mortes de fleurs et de fruits.

À Strasbourg, il est l'élève en 1855, d'Eugène Laville, de Georges Zipélius et de Fuchs à Mulhouse.

En 1859, il s'installe à Paris où il travaille pendant deux à trois ans pour l'industrie.

Entre 1863 et 1864, il travaille chez Théodore Rousseau à Barbizon pour l'aider dans ses travaux décoratifs pour le prince Demidoff.

En 1863, Alexis Kreyder participe à son premier Salon officiel. Au moment de la scission de ce Salon, en 1890, il quitte la Société des artistes français pour adhérer à la Société nationale des Beaux-Arts. Cette nouvelle société d'artistes a pour vocation de rendre l'art moins dépendant des commandes publiques.

Alexis Kreyder est nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1896.



Planches du traité général de viticulture
Aquarelles
1901-1910
© Institut Vermorel - Villéfranche-sur-Rhône

L'ampélographie

L'étude de la vigne.

Alexis Kreyder a réalisé avec Jules Troncy les planches en couleur des tomes 2 à 6 du *Traité général de viticulture* (1901-1910), par les spécialistes, Pierre Viala (1859-1936), initiateur et principal auteur du tome 1 et Victor Vermorel (1848-1927) qui a pris la responsabilité de l'édition et l'a entièrement financé sur sa fortune personnelle. Cette étude en 7 tomes, complète et détaillée, éditée entre 1901 et 1910, décrit toutes les espèces de vignes et leurs hybrides. Par son contenu et les sources importantes de documentation, elle reste LA référence en ampélographie.

Pour la description des différents cépages, les auteurs ont obtenu la collaboration de 86 personnalités de la viticulture française et de 15 autres pays, afin de leur fournir toutes les informations concernant les cépages de leurs divers pays.

ANDLAU

Jean-Louis STOLTZ



Portrait de Jean-Louis Stoltz
Portrait photographique d'Antoine Meyer
© Musées de la ville de Strasbourg, M. Bertola

Né à Sélestat le 10 juillet 1777, mort à Andlau le 19 octobre 1869

Jean-Louis Stoltz suit les traces de son père et entre à 18 ans comme officier de santé dans les armées de la République, où il devient chirurgien de troisième classe au sein des nouveaux hôpitaux de Ebersmunster et de Molsheim.

Les affectations successives le conduisent dans l'armée française d'Helvétie jusqu'en 1799, puis dans l'armée du Rhin qu'il quitte le 15 mars 1801, avant sa dissolution en 1803. Dès lors, il s'établit comme « soldat-laboureur-médecin » à Andlau où il étudie la culture des champs et s'enthousiasme surtout pour la vigne.

Peintre et dessinateur, il se consacre à l'étude des cépages (l'ampélographie) et publie *L'Ampélographie Rhénane* en 1844 ou encore *Le manuel scolaire Premières notions de viticulture et d'œnologie* en 1847.



© La Seigneurie

« L'Ampélographie rhénane »

« Ou description caractéristique, historique, synonymique, agronomique et économique des cépages les plus estimés et les plus cultivés dans la vallée du Rhin, depuis Bâle jusqu'à Coblenze, et dans plusieurs contrées viticoles de l'Allemagne méridionale. »

Elle se compose de 32 planches lithographiées en couleurs, représentant une partie du sarment, le fruit et la feuille de chaque cépage décrit.

ANDLAU

Peter Hemmel VON ANDLAU

Né à Andlau entre 1420-1425, mort à Strasbourg après 1501

Peintre verrier, il reprend à partir de 1447 différents ateliers de verriers strasbourgeois. Son atelier est très rapidement considéré comme le plus important d'Europe et l'afflux des commandes de vitraux pour les églises d'Alsace, de Lorraine, d'Allemagne du Sud et d'Autriche, l'oblige à s'associer à plusieurs autres peintres-verriers afin de pouvoir y répondre.

L'influence de Peter von Andlau se retrouve dans les vitraux de la cathédrale de Metz, avec tout d'abord celui au-dessus de l'autel de Notre-Dame-de-la-Tierce (bras nord du transept, 1504). Ce vitrail provient de son atelier et plus particulièrement de l'un de ses collaborateurs, Théobald de Lixheim. Il se compose de deux panneaux figurant la Nativité et reproduisant une gravure de Martin Schongauer de 1470-1480. On retrouve cette même influence, dans l'œuvre de Valentin Bousch, à l'origine de la majeure partie des vitraux du chœur et du transept sud, dès 1539, de la même cathédrale.



Visitation de la Vierge Marie
Détail d'un vitrail de la Cathédrale d'Ulm
1480

La manière d'Andlau

Surtout célèbre pour ses portraits de donateurs avec leurs saints patrons, La manière de Peter Hemmel von Andlau, témoigne d'un raffinement dans les proportions et dans les détails, ainsi que d'un style encore réaliste et anguleux qui dérive du Maître de la Passion de Karlsruhe (1435-1450), qui a eu une influence considérable sur le développement de la peinture de la région. Les personnages allongés de l'artiste, s'inscrivent dans des paysages et dans des jeux de perspectives architecturales.

À partir de 1470, l'influence de Rogier Van der Weyden prévaut dans l'œuvre d'Andlau, soit par l'intermédiaire de Schongauer, soit à la suite, peut-être, d'un voyage aux Pays-Bas.



Deux saints
Metz, Cathédrale Saint-Étienne
Valentin Bousch



Deux saints
Metz, Cathédrale Saint-Étienne
Théobald de Lixheim

ANDLAU

Charles ROUGE



Portrait de Charles Rouge
© La Seigneurie - Andlau

Né à Saverne le 18 septembre 1840, mort à Andlau le 4 juillet 1916

Passionné de dessin, il suit toutefois la volonté de son père et devient percepteur des impôts. Mais en 1871, refusant un poste dans l'administration allemande, il opte pour la France et quitte l'Alsace avec son épouse. En 1878, Charles Rouge demande un congé pour raison de santé et rentre en Alsace, à Saverne. Durant les douze années qui suivent, ne parvenant pas à obtenir sa réintégration dans l'administration, il consacre ce « *séjour forcé en Alsace* » à sa passion, le dessin.

En 1890, Charles Rouge finit par réintégrer les services financiers français mais rencontre des difficultés professionnelles. S'en suivent de multiples mutations qui le fatiguent. Il demande alors une mise en disponibilité puis finalement sa retraite, qui lui est accordée en 1898. Charles Rouge et sa famille se retirent alors à Molsheim jusqu'en 1901.

En 1901, Charles Rouge et ses filles, Antoinette et Eugénie, s'installent à Andlau, dans l'ancien hôtel des sires d'Andlau (aujourd'hui La Seigneurie), jusqu'à son décès en 1916.



Troisième pétition de Charles Rouge, sollicitant des inventaires
des sires d'art anciens.
Petition de 37 pages et 97 notices aquarelles et dessins.
© La Seigneurie - Andlau

La conservation par l'image

Durant son séjour à Saverne, il peint pour l'essentiel des paysages, les classant par commune dans des ouvrages accompagnés de notices historiques et de commentaires. Un changement s'opère dans son travail lorsqu'il revient en Alsace et s'installe à Molsheim. Là, il s'intéresse aux monuments jusqu'ici relégués à l'arrière-plan dans ses paysages. Ainsi, châteaux, chapelles, villages, édifices religieux, vitraux... se font plus précis. C'est à cette époque qu'il commence son œuvre de documentation du patrimoine par l'image. De documentaire, son travail devient inventaire de sauvegarde du patrimoine alsacien.

Il est avant tout connu pour son insistance à réclamer auprès du *Landesausschuss*, un nouvel inventaire des Monuments historiques qui remplacerait le *Kraus, Kunst und Alterthum in Elsass-Lothringen*. Constatant le peu d'intérêt que suscite son travail, Charles Rouge se tourne vers la population pour la sensibiliser à la sauvegarde de leur patrimoine. La transmission et la formation deviennent dès lors ses priorités, d'abord à Molsheim puis surtout à Andlau où il installe un petit musée dans la Seigneurie et y dispense des cours de dessins afin d'éduquer les jeunes dans l'espoir qu'ils reprennent son travail d'inventaire par l'image.

ANDLAU

Marie-Joseph ERB



Marie-Joseph Erb
© Médiathèque André Malraux -
Strasbourg

Né le 23 octobre 1858 à Strasbourg, mort le 9 juillet 1944 à Andlau

Marie-Joseph Erb est né dans une famille d'organistes et de musiciens bien connue de Strasbourg. De 1874 à 1880, il étudie dans l'école classique et religieuse de Niedermeyer à Paris où il a pour maître Camille Saint-Saëns, Gabriel Fauré et Charles-Marie Widor.

À l'été 1884, il rencontre Franz Liszt qui l'invite quelques semaines à Weimar pour se perfectionner auprès de lui.

Organiste de l'église Saint-Georges de Sélestat, il donne de nombreux récitals puis succède à son père titulaire de l'orgue de Saint-Jean à Strasbourg.

Erb est membre du cercle de Saint Léonard, aux côtés de Spindler, Laugel, Sattler et de bien d'autres. Il fréquente aussi le *Kunschthaafe* (la marmite des arts), où il côtoie Braunagel, Schneider, Koerttgé...

Nommé en 1910 professeur de piano, d'orgue, et de composition au conservatoire de Strasbourg, c'est un pédagogue avéré et apprécié jusqu'à sa retraite en 1937.

Reconnu de son vivant, ses œuvres sont jouées au Congrès Général de la Musique Sacré en 1921 et un festival portant son nom a lieu en 1934. Il reçoit la croix de la Légion d'honneur en 1939.

Son œuvre conséquente touche tous les genres de la musique, profane comme sacrée, musique symphonique, musique de chambre, musique vocale, pour chœur, pour orgue...

L'Alsace a inspiré bon nombre de ses compositions notamment *Le géant Schletto*, poème symphonique, op. 50 (1887), *Images d'Alsace*, suite sans op. (1920) pour orchestre, *Images et Légendes d'Alsace*, op. 12 (1884) pour piano, *Danses et pastorales alsaciennes à 4 mains*, op. 19 (1884) pour 4 mains... Symphonie n°3 en sol Majeur pour grand orchestre, composée pendant l'été 1912, lors d'un séjour au Hohwald.



Union Sainte-Cécile
© Médiathèque André Malraux - Strasbourg



Abbé Charles Hamm
Collégiateur de l'Union Sainte-Cécile

L'Union Sainte-Cécile et l'abbé Charles Hamm

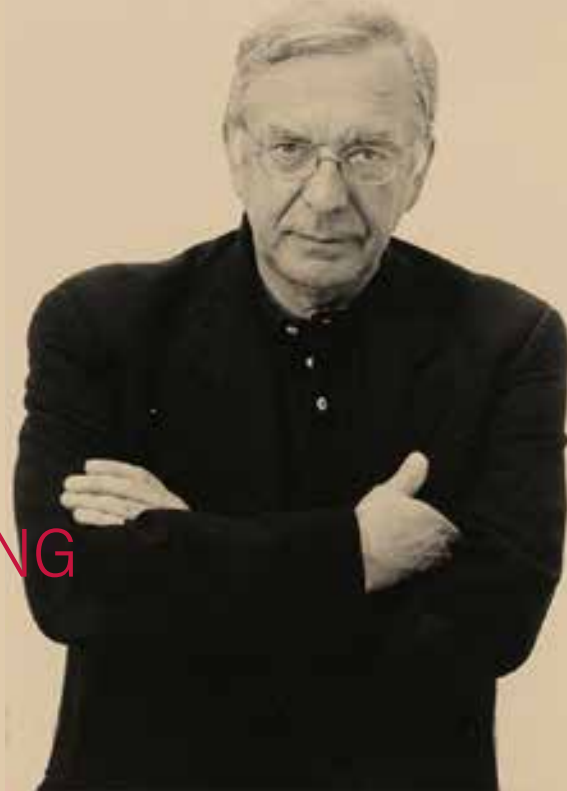
En 1882, dans le but de réformer la pratique du chant liturgique en Alsace, Erb fonde avec l'abbé Charles Hamm la Société Alsacienne de musique religieuse, aujourd'hui l'Union Sainte-Cécile.

Autre enfant du territoire, Charles Hamm est né à Blienschwiller en 1850. Nommé vicaire à Thann en 1877, il est chargé dès son arrivée d'animer l'orgue et de réorganiser la chorale de la collégiale. Passionné par la renaissance grégorienne, il compose lui-même de nombreux motets (forme musicale vocale a cappella ou accompagnée qui apparaît vers les 12^e-13^e siècles.) car il est atterré par le mauvais goût général en matière de musique religieuse. Et c'est ainsi que germe après sa rencontre avec Marie-Joseph Erb, l'idée de créer l'Union Sainte-Cécile des chorales du diocèse de Strasbourg.

Depuis cette date, l'Union n'a cessé d'impulser une musique religieuse et liturgique de qualité sous l'influence de fortes personnalités musicales. Ces chorales dont la mission est d'animer les offices, sont souvent devenues les chorales des villages. Rien qu'en Alsace, il y a 766 chorales qui sont membres de l'Union Sainte-Cécile

ANDLAU

René KOERING



René Koering
© Opéra de Montpellier

Né le 27 mai 1940 à Andlau

René Koering étudie d'abord le piano et le hautbois au conservatoire de Strasbourg. Il parachève son apprentissage musical à la Musikhochschule de Darmstadt auprès de Karlheinz Stockhausen et de Bruno Maderna dans les années 1960.

Très attiré par l'École de Vienne (Berg et Schönberg) et par le postromantisme du 20^e siècle (Mahler et Scriabine), il aime intégrer ces acquisitions musicales dans ses compositions plutôt que faire table rase de cet héritage.

Darius Milhaud voit en lui « *un des compositeurs les plus doués de sa génération* ». Il est édité à Berlin dès 1962.

En plus de ses activités de compositeur, il enseigne l'acoustique à l'École des Beaux-Arts de Paris et rentre à Radio France comme responsable des programmes en 1974.

Il occupe de nombreuses fonctions institutionnelles : directeur de France Musique entre 1981 et 1984 ; directeur du Festival de Radio France et Montpellier ; surintendant de la musique à Montpellier (cette tâche regroupe la tutelle de l'Opéra national de Montpellier et de l'Orchestre national de Montpellier) ; et directeur de la musique à Radio France entre 2000 et 2005. Toujours très actif, il est régulièrement invité comme membre de jury à des concours internationaux de direction d'orchestres, ou comme directeur artistique de festivals.

Son œuvre comprend à la fois de la musique de chambre (3 quatuors à cordes entre 1974 et 2001) et orchestrale (Symphonie n°3 Jonas, concerto pour violon n°1)... On retrouve également de nombreuses pièces vocales : les *Lieder lecture trois de Mahler* 1971, *Avila* 1983, et de plusieurs opéras : *La Marche de Radetzky* 1988, *Die Marquise von O...* en 2011.



René Koering lors de la création du Concerto pour piano Spröckelner à Montpellier en 2015 © MCO

Un alsacien à Montpellier

Bien que formé à Strasbourg et en Allemagne, le parcours musical et professionnel de Koering ne semble pas lié à ses racines alsaciennes.

Monté très tôt à Paris pour travailler à Radio France, il a surtout été associé pendant plus de 25 ans à la ville de Montpellier où il fonde un festival de musique et dirige l'orchestre puis l'opéra grâce au soutien sans faille de Georges Frêche, homme politique controversé mais qui a soutenu une certaine politique culturelle. Avec l'aide de celui-ci, Koering y développe une programmation audacieuse, comprenant plus de 87 opéras, 500 œuvres et 40 enregistrements, issus pour la plupart de répertoires très peu joués voire complètement oubliés. Cette volonté est sa marque de fabrique durant toutes ses années montpellieraines.

On note toutefois un retour en Alsace, lorsqu'il compose son opéra *La marche de Radetzky*, d'après le roman de Joseph Roth. C'est une commande de la Ville de Strasbourg pour fêter le bimillénaire de la ville et qui est créée par l'Opéra du Rhin en 1988.

EICHHOFFEN

Mathias RINGMANN



Portrait de Mathias Ringmann
Par Gaston Save
D'après le portrait imaginé et peint
par Raoul Duvernoy (1911).

Né à Eichhoffen en 1481-1482, mort à Sélestat en 1511

Humaniste, poète, historien et géographe, il étudie à l'Université de Heidelberg vers 1498.

Vers 1503, Ringmann quitte Paris et arrive à Strasbourg où il travaille comme correcteur chez différents imprimeurs.

En 1507, il se rend à Saint-Dié, à la demande du chanoine Vautrin Lud, où il fait la connaissance de Martin Waldseemüller qui avec Vautrin Lud, est en train de préparer une nouvelle édition du *Ptolémée*. Pour cela, ils éditent la *Cosmographiae Introductio*, un petit ouvrage imprimé accompagné d'une grande carte du monde et d'une petite carte-globe en douze fuseaux dessinées par Martin Waldseemüller. Dans cette nouvelle édition de la *Géographie de Ptolémée*, ils affirment que « la quatrième partie du globe » a été trouvée par Americ Vespuce et que pour cette raison on peut l'appeler *Americi terra sive America*. Le nom « *America* » apparaît ainsi pour la première fois à cette occasion.

En 1509, Ringmann fait paraître à Saint-Dié une grammaire latine pour enfants sous le titre *Grammatica figurata*.

Début 1511, à Nancy, il écrit un commentaire en neuf chapitres d'une carte itinéraire de l'Europe dont Waldseemüller préparait la publication. Pendant l'été de cette même année, il fait également paraître chez Grüninger, quatre comédies de Plaute et chez Mathias Schürer, le *Syntagma*, une compilation de notices sur les mythes concernant les muses.

Ringmann meurt subitement à Sélestat le 1^{er} août 1511, à peine âgé de 29 ans.

Ce n'est qu'en 1513 que paraît la célèbre *Géographie de Ptolémée* qui fait la réputation de Lud, Waldseemüller et Ringmann.



Les portraits de Lud, Waldseemüller et Ringmann.
Institut national des Beaux-Arts et de la Littérature de l'Université des Amériques de Québec au Québec.

Portraits de Lud, Waldseemüller et Ringmann (1911), offerts par Saint-Dié aux États-Unis, lors des fêtes du 4^e centenaire de la mort de Ringmann.

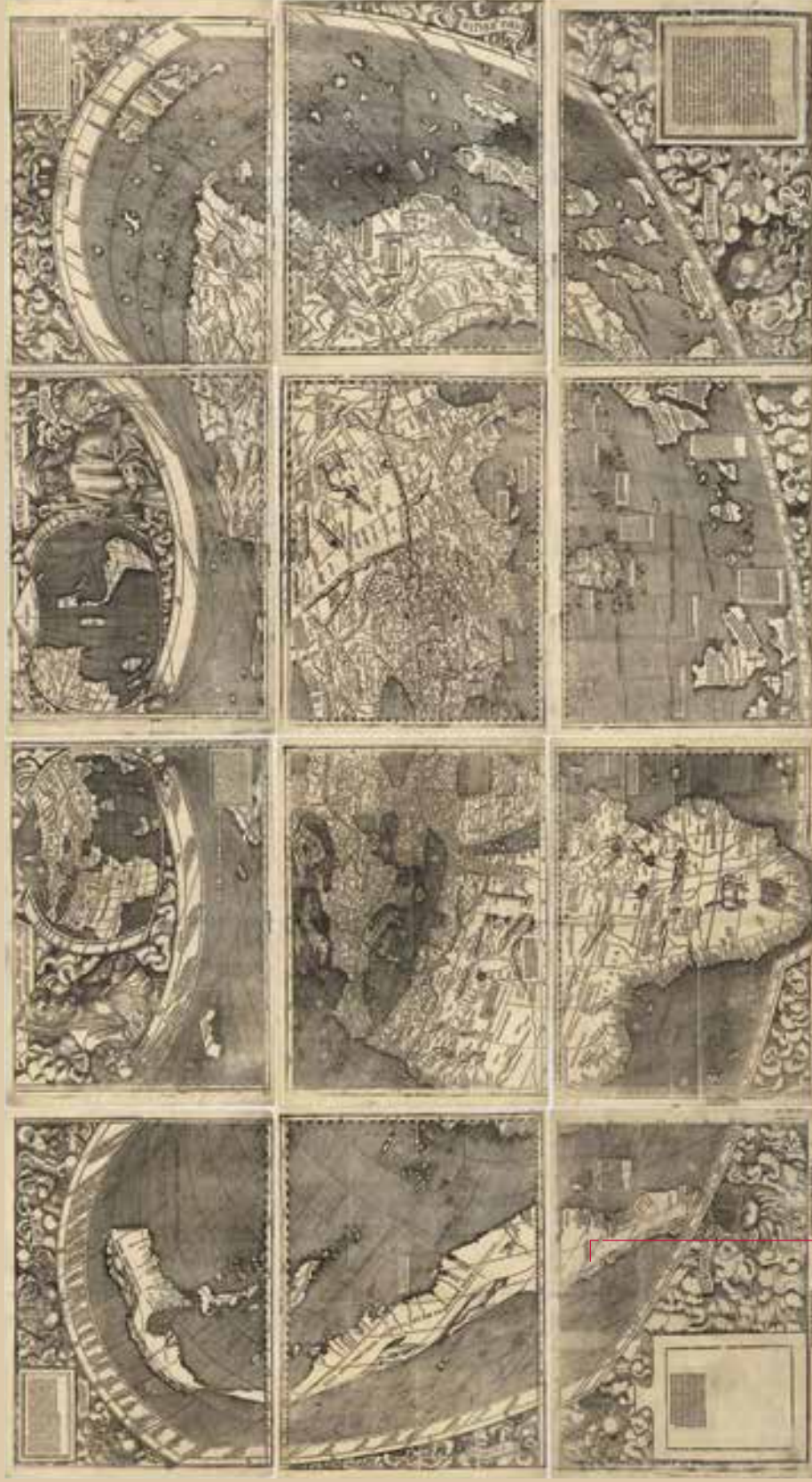
En 1974, les États-Unis cèdent les portraits à l'Institut national des Beaux-Arts et de la Littérature de l'Université des Amériques de Québec (Québec). Ils demandent d'acquiescer von Waples, un universitaire américain d'origine allemande qui s'intéressait à l'histoire de la géographie et de l'édition, des tableaux qui, jusqu'à cette date, étaient restés dans des réserves.

La photographie montre les trois portraits exposés autour d'une reproduction de la grande mappe-monde de 1507.

AMERICA

C'est à l'activité du Gymnase vosgien de Saint-Dié que l'on doit, en 1507, la première utilisation du nom d'*America* pour désigner le nouveau continent découvert par Christophe Colomb en 1492.

Le Gymnase vosgien est un groupe d'intellectuels passionnés de cosmographie installé à Saint-Dié sous la protection du duc René II de Lorraine. Parmi les savants que sont Vautrin Lud, Jean Pélerin dit Viator, Jean Basin et Martin Waldseemüller se trouve aussi Mathias Ringmann.



Universalis cosmographia secundum Ptholomaei traditionem et Americi Vespucii aliorumque lustrationes

C'est la première carte sur laquelle apparaît le mot « America », mais c'est aussi la première carte murale du monde réalisée avec la technique de l'imprimerie. De grand format (129 x 2-32 cm), non coloriée, elle est imprimée selon la technique de la xylographie sur douze planches de 43 x 59 cm chacune.

Le planisphère est cordiforme (en forme de cœur ou en forme de manteau), surmonté par deux médaillons. Celui de gauche représente Ptolémée, celui de droite Amerigo Vespucci. Selon la tradition de l'époque, l'Europe, l'Afrique et l'Asie sont placées au centre. Mais la nouveauté se situe sur le côté gauche du document : les deux parties du nouveau continent sont séparées par un détroit, entourées d'eau et de toute évidence non rattachées à l'Asie comme le croyait Christophe Colomb. Le mot « America », qui apparaît pour la première fois, est placé assez bas, plutôt vers le sud de l'Amérique latine actuelle.

Seul un exemplaire est connu à ce jour. Il a longtemps appartenu à Johann Schöner, un astronome fabricant de globes terrestres de Nuremberg, puis est pratiquement tombé dans l'oubli, avant d'être redécouvert dans les collections du prince Waldburg-Wolfegg (château de Wolfegg) au début du 20^e siècle par Joseph Fischer, un prêtre jésuite. La Bibliothèque du Congrès des États-Unis manifeste rapidement son intérêt pour cette pièce, présentée fièrement comme « l'acte de naissance de l'Amérique », et négocie son achat mais le gouvernement allemand refuse. Après 80 ans de négociations, la Bibliothèque où elle est visible depuis 2007, l'acquiert en 2001 pour dix millions de dollars.

Une copie est exposée dans la salle du Trésor de la Médiathèque Victor-Hugo – La Boussole de Saint-Dié-des-Vosges, ville où elle a été éditée.

GOXWILLER



Une *villa* antique est à l'origine du village situé sur l'ancienne voie romaine du Piémont.

Mentionné une première fois en 920 (*Getenesvillare* puis *Gokesvilre*, *Gotesviller* et enfin *Goxwiller*), le village est un bien inféodé à plusieurs abbayes, dont celle de Niedermunster, ce jusqu'en 1522.

Comme la seigneurie de Barr dont il fait partie, au 16^e siècle le village est placé sous la suzeraineté de la Ville de Strasbourg jusqu'à la Révolution.

Goxwiller est régulièrement pillé, ravagé, même détruit lors des nombreuses guerres qui ont lieu en Alsace, mais la ville profite de l'essor de la viticulture au 19^e siècle.

Goxwiller et la commune voisine de Bourgheim formaient une seule entité juridique et religieuse, comme en témoignent sur le blason, les deux cercles réunis symbolisant cette ancienne union.

GOXWILLER

Jacques-Albert BRION

Né à Goxwiller le 8 juin 1843, mort à Strasbourg le 24 février 1910

Jacques-Albert Brion se forme à l'école des Beaux-Arts de Paris de 1865 à 1868. Mais c'est en Alsace, où il s'installe, qu'il effectue toute sa carrière, à Mulhouse dans un premier temps, puis à Strasbourg après 1871.

À Strasbourg, il construit, dans le cadre de la nouvelle Université, les instituts d'anatomie (1874), de chimie physiologique (1883), ainsi que la clinique gynécologique (1886), qui est aussi son œuvre la plus aboutie.

En collaboration avec l'architecte Jules Berninger entre 1888 et 1890 puis avec Eugène Haug durant une quinzaine d'années, il réalise essentiellement des villas luxueuses et des hôtels particuliers dans les quartiers de l'Orangerie et de la Robertsau.



Projet de restauration de l'Église Saint-Pierre-le-Jeune protestante à Strasbourg
Jacques-Albert Brion et Jules Berninger
Encre sur papier toile
1887
© Archives de la Ville et de l'Eurométropole de Strasbourg



Barr - Maison dite Villa Dietz

1879
19, rue du Docteur Sultzer

Jacques-Albert Brion fait construire pour Benjamin Dietz, un riche marchand de cuir, une villa surnommée à l'origine « *s'Dietze Schlessel* ». Ce petit château à la façade néo-Renaissance doté de plafonds voûtés et d'une importante arche dans la grande salle, a été remanié pour abriter un hôtel appelé « les Hortensias ».

GOXWILLER

Hélène DE BEAUVOIR



© Ch.Kempf

Née à Paris le 6 juin 1910, morte à Goxwiller le 1^{er} juillet 2001

Hélène de Beauvoir, sœur cadette de Simone de Beauvoir, est une artiste-peintre qui montre très tôt, une attirance pour le dessin et la peinture. Elle déclare alors « *Le Louvre est ma messe* ». Après son baccalauréat, elle intègre l'École Art et Publicité à Paris.

Simultanément, elle étudie la peinture dans diverses académies de Montparnasse. Elle loue un atelier à Paris, mais elle ne dispose alors d'aucune ressource financière, c'est donc avec le soutien de Simone, devenue enseignante agrégée de philosophie, que Hélène peut s'adonner à sa passion.

En 1936, elle réalise sa première exposition à Paris, que les critiques accueillent avec sympathie mais c'est Pablo Picasso qui lui fait le plus beau des compliments en disant « *Votre peinture est originale !* ».

En 1942, elle épouse Lionel de Roulet, ancien disciple de Sartre et diplomate, qu'elle suit dès lors partout en Europe.

En 1952, son mari est nommé au Conseil de l'Europe à Strasbourg. Le couple emménage d'abord à Scharrachbergheim puis au début des années 1960 à Goxwiller, dans une ancienne ferme où Hélène travaille quarante années durant avant de s'y éteindre en 2001, sans toutefois se couper du monde, de ses évolutions et révolutions.

« *Après ma mort, j'aimerais qu'on garde le souvenir de ma peinture. C'est ce que j'ai fait de plus important dans ma vie.* ».



La Femme Rompue
de Simone de Beauvoir, gravure de Hélène de Beauvoir
1967
Hélène de Beauvoir découvre la gravure au burin à l'École Art et Publicité.
Elle illustre, vers 1930, plusieurs textes littéraires, dont *Épinoir* (1919) de Jean Graudoux, *Le Génie éponir* (1888) d'Oscar Wilde,
La Femme Rompue (1967) de Simone de Beauvoir ou encore *Paysages* et *dehors* de Babiloniens (1997) d'Imelda Poncetta.

Peindre pour les femmes

La fragmentation de la forme, la décomposition du mouvement, la simplification des lignes, traduisent son cheminement vers un style singulier, à la croisée des influences du cubisme, de l'orphisme et du futurisme. Mais Hélène de Beauvoir est surtout éprise de liberté et d'indépendance. C'est donc tout naturellement que son travail se met au service de causes environnementales comme politiques et participe surtout à l'évolution du regard porté sur la condition féminine. Ainsi traite-t-elle du labeur des femmes au Portugal, au Maroc ou encore dans les Balkans.

Mais c'est à partir des années 1970, que le féminisme intègre son œuvre avec des femmes maltraitées ou encore écrasées par une société patriarcale. Elle s'engage en faveur des femmes dans sa vie d'artiste mais aussi dans sa vie de femme, en présidant durant plusieurs années, un foyer pour femmes maltraitées, le centre d'accueil Flora Tristan à Strasbourg.

HEILIGENSTEIN



Situé au pied du Mont Sainte-Odile, Heiligenstein, dont la vocation viticole remonte au 3^e siècle.

Une charte datée de 1181, cite pour la première fois le village sous le nom de *Heligenstein*. Le nom actuel de Heiligenstein apparaît quant à lui en 1460.

Au 16^e siècle, la révolte des paysans provoque l'entière destruction du village. Raison pour laquelle, les habitants s'installent sur la colline voisine qui conduit à la création du village actuel.

Au 18^e siècle, un nouveau cépage, le Klevener y est introduit. Ce cépage connaît un tel succès que les vigneron sont bientôt invités à payer la dîme en Klevener, qui vaut à cette époque le double des autres vins.

On dénombre dans le village 8 fontaines, dont la fontaine de l'Ours à côté de la Mairie. Ce village, point de départ de nombreux sentiers de randonnée, offre des vues imprenables sur la plaine d'Alsace.

HEILIGENSTEIN

Jean Jacques EHRLÉN

Né à Heiligenstein en 1700, mort à Strasbourg en 1777

Jean Jacques Ehrlen est né à Heiligenstein où son père exerçait comme pasteur luthérien.

À partir de 1709, son père est nommé à l'église Sainte-Aurélie de Strasbourg. C'est donc à Strasbourg, que Jean Jacques Ehrlen grandit et qu'il effectue son apprentissage, de 1714 à 1718, comme orfèvre chez Johann Reinhold Buttner (Dynastie strasbourgeoise d'orfèvres entre 1700 et 1907).

Puis, après dix ans de compagnonnage, il est reçu maître à Strasbourg en 1728, où il est alors considéré comme l'un des meilleurs de sa génération.



Tasses trembleuses
Argent doré
© Collection Privée - Guillaume Benoit

Des tasses uniques

Ces deux tasses trembleuses en argent doré ont été conçues entre 1736 et 1750. Très remarquées et uniques dans la production strasbourgeoise, elles ont été présentées lors de plusieurs expositions, à New York (Metropolitan Museum of Art) en 1938, à Strasbourg en 1948 et à Paris en 1964. Elles sont aujourd'hui, conservées dans une collection privée.

La tasse trembleuse est une tasse qui s'emboîte dans sa soucoupe. Elle est imaginée à l'origine pour boire le lait fraîchement trait dans la ferme construite à Versailles pour la reine Marie-Antoinette. Son utilisation s'élargit avec la consommation de chocolat chaud. En effet, cette tasse permet de brasser le liquide sans risquer de le renverser.

Tout d'abord nommé gobelet et soucoupe enfoncée, le nom de « trembleuse » viendrait du fait, qu'à partir du 19^e siècle, ce type de tasse était réservé aux personnes souffrant de tremblements.

HEILIGENSTEIN

Albert KOERTTGÉ



Portrait d'Albert Koerttgé
Émile Schneider
© BNUS

Né le 21 janvier 1861 à Strasbourg, mort le 18 mars 1940 à Heiligenstein

Albert Koerttgé se destine tout d'abord à une carrière d'entrepreneur et d'architecte en suivant des cours de 1880 à 1882. Le dessin et l'aquarelle ne sont alors pour lui qu'un passe-temps. Les perspectives de travail étant réduites en Alsace et se sentant profondément français, il s'installe à Paris pour poursuivre sa formation.

En novembre 1884, il décide d'entreprendre le tour du monde. Il parcourt le sud algérien et la Tunisie. Il se rend ensuite à Malte, puis en Égypte, en Palestine, à Jérusalem et en Inde. Il découvre le rôle de la lumière et le pouvoir de la couleur. Il reste de ces voyages quelques dessins et une trentaine d'aquarelles.

De retour en Alsace, il commence une carrière d'aquafortiste. La gravure lui permet d'exceller dans son sens de la précision. Le grand intérêt rencontré en Alsace et en Europe par ses eaux-fortes, relègue au second plan sa réputation d'aquarelliste.

Propriétaire d'une maison secondaire à Heiligenstein, il entretient de bonnes relations de voisinage avec le Cercle de Saint-Léonard créé par Charles Spindler et Anselme Laugel. C'est un ami intime du compositeur Marie-Joseph Erb et du peintre Lucien Blumer. En 1902, il contribue à la fondation du Musée alsacien de Strasbourg.

L'œuvre de Koerttgé comprend des dessins d'architecture, des croquis et des aquarelles, des eaux-fortes, des illustrations, des programmes et menus, plus de 150 dessins et plusieurs séries de cartes postales (en particulier les Ponts-Couverts et le vieux Strasbourg).



Dachstein
© Musée historique de Haguenau



La Dolder à Haguenau
© Musée historique de Haguenau

Vue de Saint-Thomas à Strasbourg
© Musée historique de Haguenau

Albert Koerttgé et l'eau-forte

« *L'eau-forte est à la mode* » titrait Charles Baudelaire dans un article de 1862. En effet, entre 1860 et 1910, cette technique de gravure mise au point au Moyen Âge renait à la fin du 19^e siècle après avoir été délaissée. Le dessin est creusé directement sur une plaque de métal à l'aide d'un acide qui vient mordre les parties gravées, un vernis préalablement appliqué protège les parties devant rester intactes.

Cette renaissance de l'eau-forte coïncide avec l'évolution de la carrière d'Albert Koerttgé qui en fait sa spécialité. Formé en 1895 à Munich, ses *Vues pittoresques d'Alsace* (1898) obtiennent immédiatement un grand succès et lui permettent d'être admis comme membre correspondant de la Société des aquafortistes français.

Ses gravures représentent le plus souvent des paysages situés le long de l'eau, avec une préférence pour les canaux de la Petite-France et le Bain-aux-Plantes à Strasbourg.

Koerttgé a également peint et gravé des monuments et des façades pittoresques avant leur disparition (Anciennes portes de Strasbourg en 1870, Ancienne Monnaie, Hôtel du Dragon, *Zu dem Römer*, *Zu dem Hahnekrote*, vieille maison de la rue du Parchemin). La liste de ses œuvres mentionne une quarantaine d'eaux-fortes.

HEILIGENSTEIN

Thierry BLONDEAU



© Sven Bojny

Né le 12 avril 1961 à Vincennes, réside à Heiligenstein

Thierry Blondeau étudie la musique et la littérature au conservatoire de Paris et à la Hochschule der Künste de Berlin.

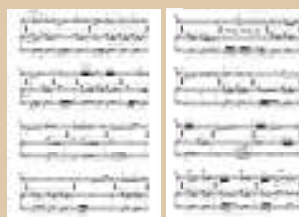
Il est pensionnaire à la Villa Médicis à Rome de 1994 à 1996 et lauréat du programme Villa Médicis hors-les-murs en 1998, pour une collaboration avec le musée Tinguely de Bâle. Entre 1998 et 2002, il est compositeur en résidence à l'École nationale de musique de Brest, à l'*Akademie Schloss Solitude* et à Annecy où il participe à la mise en place du MIA (Musiques inventives d'Annecy). En 2002 et 2003, il est invité à Berlin par le DAAD et, en 2006, par le Land de Basse-Saxe au *Künstlerhof Schreyahn*.

À partir de 2003, il enseigne la composition acoustique et électroacoustique à l'université Marc Bloch à Strasbourg. Il est actuellement, professeur et directeur adjoint du CFMI - Université de Strasbourg (Centre de Formation des Musiciens Intervenants).

Beaucoup de ses compositions sont destinées à la pédagogie. En 2004, il fonde avec Jean-Luc Hervé et Oliver Schneller l'initiative *Biotop(e)* qui propose l'écoute des œuvres en relation avec leur environnement dans l'espace et le temps, englobant ce qui se passe avant et après l'interprétation stricte de la pièce.

Thierry Blondeau est l'auteur de quelques quatre-vingt-dix pièces, parmi lesquelles la musique de chambre et la musique instrumentale d'ensemble occupent une place privilégiée. Parmi ses œuvres, citons par exemple : *Ici et là*, *Plötzlich*, *Au-delà*, *Pêle-Mêle*, *Les espaces préludiques*...

« Parce que les sons déjà là ne me suffisent pas, parce que ceux que je veux partager n'existent pas encore, je compose. »



Toward a Bell of the Sweet Hell, 2018

Cette œuvre pour alto et piano est composée à partir du son de la cloche de l'église Saint-Jean-Baptiste d'Heiligenstein. Le titre est un jeu de mot qui évoque l'ancien nom de la commune, Hell.

Pourquoi la cloche ?

L'objet de ma musique, ce sont les sons. Mais au fond, un son, qu'est-ce que c'est ? C'est une infinité de vibrations qui sonnent ensemble.

Si je joue une note de flûte, je peux la percevoir précisément parce que toutes les composantes du son forment une harmonie.

Ces vibrations se masquent les unes les autres pour former ce qu'on appelle communément une « note ». Cela est rendu possible parce que les vibrations sont multiples les unes des autres.

Or, il y a, dans la nature, et dans de nombreuses cultures, des sons dont les constituants ne sont pas en relation arithmétique simple.

C'est le cas des cloches.

Et, lorsque j'entends une cloche, je n'entends pas une note, mais plusieurs. Pourquoi ?

Parce que les vibrations qui constituent le timbre de la cloche ne sont pas en relation de nombres entiers, mais des fractions. Elles produisent donc une diffraction du son.

Dans ce cas, notre oreille perçoit l'arithmétique. Notre oreille entend plusieurs sons.

La musique c'est très souvent de la mathématique sensible.

Par analogie, la superposition des couleurs fondamentales produit pour nos yeux du blanc. Si l'on décale un des constituants, apparaîtront alors les couleurs constitutives du spectre lumineux, le diffractant, phénomène visible lors d'un arc en ciel. La cloche est donc une sorte d'arc en ciel sonore.

Ainsi, recomposer une cloche permet de s'approcher plus ou moins du stade de l'harmonie, la suggérant plutôt que de l'exposer, et composer, construire une histoire de sons.

Une autre caractéristique de la cloche est le balancement lors de son excitation par le battant. Ceci a pour effet de baisser ou monter légèrement le son ou de faire apparaître ou disparaître certaines composantes constituant ce son.

D'où l'utilisation à la fin de l'œuvre des « tubes à whawha » fabriqués au Centre de Formation des Musicien-nes Intervenants de Sélestat, tubes à whawha qui produisent ce phénomène bien connu des trompettistes de jazz : whawha !

DAMBACH-
LA-VILLE

Léon / Lazare KANN

Né à Dambach-la-Ville le 19 mars 1859, mort à Paris le 14 septembre 1925

Depuis 1904, Léon Kann est membre du Salon des artistes français et y expose de 1887 à 1912. Il obtient une mention honorable en 1907 et une médaille en 1908.

Il est surtout réputé, à partir des années 1890, pour ses objets d'art en bronze et en étain, édités par le fondeur Siot-Decauville (Paris), notamment des vide-poches, vases, théières, plateaux, jardinières...



Vase fenouil

1900

Porcelaine dure nouvelle, décor de grand feu, couverture mate
Dépôt de la Manufacture Nationale de Sèvres en 1905
Mâcon, Musée des Ursulines, inv. D.A.555

© B. Mahuet, Mâcon, Musée des Ursulines

En céramique, le grand feu est la température nécessaire pour amener la fusion de la couverture, donner la translucidité et autres qualités caractéristiques de la porcelaine ou de la faïence et fixer la décoration qui a été faite sur la pièce crue ou déglazée. La palette de couleurs résistantes au grand feu est restreinte. En effet, beaucoup de matières colorantes ne résistent pas à cette température élevée. Les tonalités caractéristiques de la faïence de grand feu sont le violet de manganèse, le vert, le bleu et l'orange vif.



Tasse à café et soucoupe

1900 - 1902

Porcelaine dure, décor de grand feu
Sèvres, Musée national de Céramique
© Sèvres - Manufacture et musée nationaux

Esprit naturaliste

Alexandre Sandier, est directeur artistique de Sèvres de 1897 à 1916. Il y impose le style Art Nouveau et pour cela, il fait appel à d'éminents artistes de l'époque pour créer de nouvelles formes, émaux et décorations audacieuses, encourageant par la même l'expérimentation et la créativité.

Léon Kann collabore comme dessinateur à la Manufacture de Sèvres entre 1896 et 1908, notamment pour des services à café. C'est ainsi qu'il choisit le pied de fenouil afin de créer des formes naturalistes qui enveloppent des objets utilitaires.

BLIENSCHWILLER



Blienschwiller est un village de tradition viticole situé sur la route des vins d'Alsace.

Des vestiges datant de l'époque gallo-romaine sont mis au jour en 1842, à l'occasion de la démolition de la tuilerie.

Le village est fondé en 750, par Bléo, un parent de sainte Odile. Il est le lieu de départ de la révolte paysanne de 1525. Jusqu'à la Révolution, il forme une seule paroisse avec Nothalten et Zell.

Dès le Moyen Âge, le savoir-faire viticole s'y développe et prédomine au 18^e siècle, tandis qu'une petite activité d'extraction de charbon voit le jour. C'est un village-tas groupé autour de la placette, de la fontaine et des bâtiments communs. L'église domine le village au sud sur un petit épaulement.

Blienschwiller n'a pas trop souffert de la guerre de Trente Ans, qui a été terrible en Alsace, ni lors des siècles suivants.

*Le « Sentier des poètes » appelé *Dichterwaj* en alsacien, permet de valoriser son patrimoine et la poésie dialectale. Le bâti comprend notamment une belle série de maisons à pans de bois du 18^e siècle.*

BLIENSCHWILLER

Paul MAILLET HAEMMERLIN alias MALLEOLUS

Wimpfeling et ses disciples

Defensio Germaniae – Jakob Wimpfeling,
Strasbourg : Jean Gruninger
1502

© Coll. Bibliothèque Humaniste de Sélestat

Né à Blienschwiller vers 1465-1470, mort sans doute à Andlau en 1527

Humaniste, Haemmerlin est étudiant à l'Université d'Erfurt en 1482. Il n'y reste pas longtemps, car en 1487, il est mentionné à Paris, bachelier ès arts.

L'année suivante, licencié et maître ès arts, Haemmerlin est élu à l'unanimité, le 7 avril 1489, procureur de la Nation anglo-germanique de l'université. Les registres de cette communauté conservent les vingt distiques (en poésie un distique est la réunion de deux vers, ou le fragment d'une œuvre, formant un ensemble complet par le sens, par exemple une maxime) qu'il composa pour obtenir du Ciel, la faculté de s'acquitter correctement de cette charge.

Haemmerlin séjourne principalement au collège de Bourgogne. D'après les comptes de la Nation anglo-germanique, ses ressources étaient moyennes et c'est peut-être en partie poussé par des considérations matérielles qu'il propose ses services aux imprimeurs. Haemmerlin est engagé comme correcteur en raison de sa bonne connaissance des classiques. Le grand humaniste Robert Gaguin a recours à lui pour une édition de *Térence* en 1499. Mais Haemmerlin, qui a gardé des relations avec l'Alsace, revient dans son pays natal, probablement avant 1503. En effet, cette année-là, Pruss publie l'édition de *Térence* que Haemmerlin a complétée.

Haemmerlin est aussi reconnu comme étant un fin juriste, d'après les éloges de Zasius, célèbre professeur de droit.

La carrière ecclésiastique de Haemmerlin est assez ordinaire. Il est nommé curé de Saint-André d'Andlau, chanoine de Seltz en 1510 et de Saverne. Ses confrères du chapitre rural d'Andlau font de lui leur archiprêtre et semblent l'avoir maintenu dans ses fonctions jusqu'à sa mort.



Pages de titre et page de texte de *De Officiis* de Cicéron et son vol de travail de commentaires et de notes de Paul Haemmerlin.
© Bibliothèque des Dominicains, Colmar

L'humanisme rhénan

Au tournant du 16^e siècle, porté par les idées de la Renaissance, l'invention de l'imprimerie, le retour à l'Antique, puis par la Réforme, un nouveau courant de pensée émerge, plaçant l'Homme au centre du monde : c'est l'Humanisme. Les universités sont les premiers centres où se développent les idées des Humanistes. Bien qu'il n'y ait pas en Alsace d'universités comparables à Heidelberg, Erfurt ou Bâle, bon nombre d'étudiants sont allés se former outre Rhin, participant ainsi au développement d'un courant appelé l'Humanisme rhénan.

Même s'il est moins connu que Jean Geiler, Sébastien Brant, Jacques Wimpfeling et surtout Beatus Rhenanus, Haemmerlin est un contemporain de ces hommes célèbres qu'il a certainement côtoyé.

LE HOHWALD



À la fin du Moyen Âge, le Hohwald est partagé entre l'évêque de Strasbourg avec les seigneurs du val de Villé, la seigneurie de Barr et l'abbaye d'Andlau. Après la guerre de Trente Ans, ils font appel à des colons suisses qui s'établissent vers les chaumes pour y pratiquer l'élevage et défricher les forêts. Ils construisent peu à peu des fermes et des scieries pour exploiter le bois, qui deviennent par la suite des hameaux.

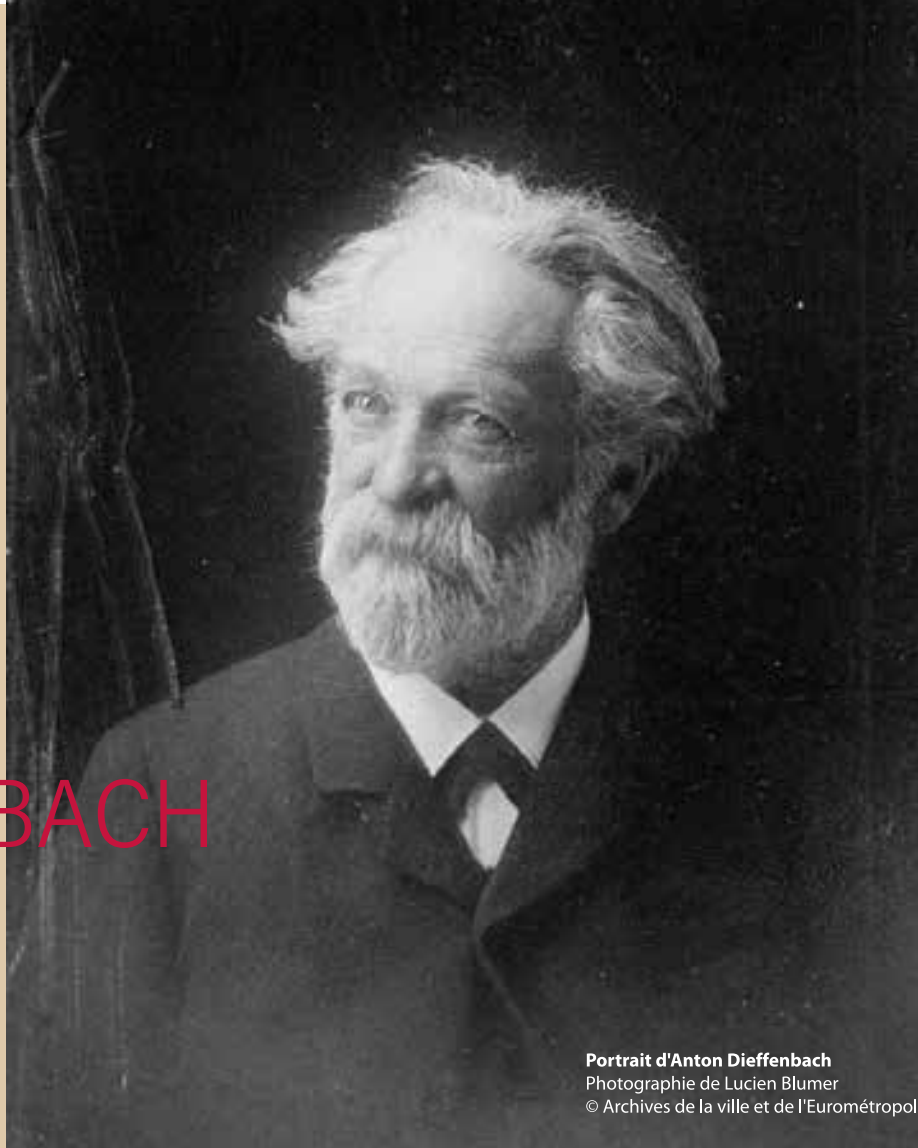
À partir du 19^e siècle, le Hohwald sort de son isolement grâce à la construction de routes et d'une voie ferrée. C'est ainsi qu'à la Belle Epoque, le Hohwald est connu comme une station touristique de renommée mondiale.

Le Hohwald est recouvert par une vaste forêt, dont une grande partie appartient à la Ville de Strasbourg.

De riches Strasbourgeois y installent leur résidence secondaire et certaines fermes sont aménagées en pension ou en hôtel. Des sommités telles que Sarah Bernhard, l'acteur Coquelin, le maréchal Joffre ou encore la reine de Hollande, font du Hohwald leur lieu de villégiature.

LE HOHWALD

Anton DIEFFENBACH



Portrait d'Anton Dieffenbach
Photographie de Lucien Blumer
© Archives de la ville et de l'Eurométropole de Strasbourg

Né à Wiesbaden le 4 février 1831, mort au Hohwald le 29 novembre 1914

Fils du peintre Henri Dieffenbach, il passe, dès 1840, son enfance à Strasbourg avec ses parents, avant d'y revenir dans les vingt dernières années de sa vie.

On sait peu de chose concernant sa carrière avant 1858. D'abord attiré par la sculpture, c'est la peinture qu'il part étudier à Düsseldorf chez Rudolf Jordan, spécialiste de scènes de genre, puis de 1858 à 1863 à Wiesbaden auprès de Ludwig Knaus, peintre et graveur.

De 1863 à 1870, il s'installe à Paris, qu'il quitte au début de la guerre de 1870, pour s'établir en Suisse jusqu'en 1872 et à Berlin jusqu'en 1897, date de son retour définitif à Strasbourg.

Mais à la belle saison, il quitte Strasbourg pour le Hohwald.



Arbre de Noël
1865
Huile
Collection privée



La veille des nocces
Gravée par Arméde et Eugène Varin
d'après Anton Heinrich Dieffenbach
(1831-1914)
Imprimé et publié par Goupil & Cie
le 1^{er} avril 1865.

Paysagiste du Hohwald

C'est par ces tableaux de genre, inspirés de la vie quotidienne et reproduits en grand nombre, qu'il est surtout reconnu. Goupil, éditeur d'art parisien, et Hanfstempel, photographe munichois, ont reproduit certains de ses tableaux tels que *La veille des nocces* et *Arbre de Noël*.

Mais c'est aussi un peintre paysagiste, qui choisit ses sujets préférés dans les forêts et paysages des environs du Hohwald.

LE HOHWALD

Émile MATHIS



Émile Mathis au volant de sa Mathis à 4 cylindres
Au Grand Prix du Mans en 1921

Né à Strasbourg le 15 mars 1880, mort à Genève le 3 août 1956

Fils d'hôtelier à Strasbourg, Émile Mathis est envoyé en Angleterre à l'âge de 12 ans pour se perfectionner dans l'hôtellerie. Mais en 1898, il rentre pour créer une entreprise de vente et de réparation automobile.

Entre 1902 et 1904, il travaille comme représentant pour le groupe De Dietrich en compagnie d'Ettore Bugatti. Ensemble, ils travaillent à la conception d'une voiture, l'Hermès.

Lorsque De Dietrich les remercie, en 1911, Émile Mathis investit ses économies pour créer la société Mathis et Cie à Strasbourg et embauche Ettore Bugatti. À la Meinau, ils construisent une usine qui produit la première voiture Mathis, le type Baby.

En 1916, profitant de son déplacement en Suisse, à la demande des Allemands, pour l'achat de matériel destiné à l'armée, il s'enfuit en France et ne revient en Alsace qu'en 1919, où il récupère son usine qui lui avait été spoliée.

De 1920 à 1934, la production ne cesse d'augmenter et Mathis devient le 4^e constructeur automobile français, derrière Citroën, Renault et Peugeot.

Pour faire face à la grande crise des années Trente, il s'associe entre 1934 et 1938 à Ford et forment la société automobile Matford. Il s'oriente alors vers l'aviation. Mais en 1940, il quitte l'Europe pour les États-Unis où il crée à New York, une nouvelle société appelée Matam Corporation (Matam pour MATHis AMérique) afin de poursuivre l'effort de guerre en produisant notamment des obus.

De retour en France, en juillet 1946, il relance sa construction automobile avec la commercialisation, en 1948, de deux prototypes, la 333 et la 666. Mais le Plan de modernisation et d'équipement de l'État (plan Pons), ignore, pour l'attribution de ses aides, un grand nombre de ces petits constructeurs de voitures et camions (50 constructeurs). En effet, en les privant de moyens ou de fournitures, cette réforme fait disparaître bien des constructeurs comme Chenard et Walcker (1899-1940), Rosengart (1928 à 1955) et Mathis. Âgé, sans descendant et déçu par le refus d'aide de l'État, il cesse peu à peu ses activités.

En 1953, les biens des usines de Strasbourg sont vendus à Citroën.

Le 3 août 1956, il décède à Genève en tombant accidentellement par la fenêtre de son hôtel.



Extérieur de la colonie Forbach



La villa Ouragan

Depuis le 19^e siècle, le Hohwald est connu pour être une station touristique de renommée mondiale. C'est ainsi qu'Émile Mathis y fait construire, à 768m au sommet du col du Kreuzweg, entre 1930 et 1935, par l'architecte et décorateur parisien Armand Albert Rateau, sa résidence secondaire. Dans le style Art déco, elle est installée non loin de celle de ses parents, la villa Yra (1914-1918).

Dans cette villa, il accueille de nombreuses personnalités comme De Latre de Tassigny, Leslie Hore Belisha, le ministre britannique de la guerre et il organise des fêtes grandioses.

La villa est vendue en 1953 à la ville de Forbach qui la transforme en lieu de colonie de vacances pour les enfants de mineurs.

En 2001, inoccupée, elle est achetée en 2002 par la Communauté de Communes de Villé, pour en faire un centre de séminaires.

En 2005, elle est louée à une banque comme centre de formation, jusqu'à ce qu'en 2006 la villa devienne un hôtel-restaurant.

L'établissement se destine, à partir de 2008, à l'organisation d'événements. Elle conserve toutefois, dans le grand salon, l'immense miroir sur lequel Émile Mathis a fait représenter toutes ses concessions installées en France.

La façade, symétrique, possède un avant corps large de trois travées de fenêtres. Une corniche saillante sépare le premier et le deuxième étage. La façade sud est dotée d'une rotonde centrale. Les garde-corps des balcons étaient très sobres et évoquaient les garde-corps de bateaux avec leurs lignes horizontales. Ceux visibles actuellement ne sont pas d'origine mais y ressemblent. La rampe d'accès à la villa était délimitée par des garde-corps en maçonnerie et non en ferronnerie comme c'est le cas actuellement. Par ailleurs, la toiture semble être plate, alors qu'actuellement elle est en pente.



Plan de la Villa
Forbach (Bassin Forbach) 1980-2008
Source: Mairie de Villé
1985



LE HOHWALD

Philippe Auguste Émile SCHNEIDER

Autoportrait
1924
Huile sur toile

© Musées de la ville de Strasbourg, M. Bertola



Né le 20 janvier 1873 à Illkirch-Graffenstaden, mort le 16 décembre 1947 à L'Hay-les-Roses, inhumé au Hohwald

Formé à l'École des Arts décoratifs de Strasbourg, il suit en parallèle des cours à l'Académie des Beaux-Arts de Munich.

Peintre et illustrateur, il a longtemps enseigné à l'École des Arts décoratifs, où lui-même avait été formé, assurant également la direction pendant un temps.

Il joue un rôle très actif dans la vie artistique de Strasbourg. Invité régulier de la table d'Auguste Michel et de la *Kunschthaafe* (marmite de l'art), il côtoie très régulièrement Gustave Stoskopf et les artistes du cercle de Saint-Léonard.

En 1901, il fonde l'Association des artistes de Saint-Nicolas, qui devient en 1909, l'Association des artistes alsaciens et dont il est le chef de file pendant 25 ans.

Comme peintre, Schneider pratique avec un succès égal tous les genres et toutes les techniques : scènes d'intérieur, marines, scènes de foules où il montre peut-être le plus de talent.

Schneider a aussi été un créateur doué d'ex-libris, de cartes de vœux, de menus et d'affiches, ces dernières notamment pour les bals des pauvres, les bals des artistes et les bals masqués.

Comme illustrateur, Schneider participe, entre autres, aux ouvrages suivants : Gustave Stoskopf, *Luschtig's üssm Elsass*, Strasbourg, 1896 ; du même auteur : *G'schpass un Ernscht*, Strasbourg, 1897 et *D'r Herr Maire*, 1898 ainsi que *Maiaetzle*, des frères Matthis, 1903.

En 1912, il peint son premier paysage de bord de mer qui devient un thème récurrent dans la seconde moitié de sa vie. Son travail est alors plus solitaire, abandonnant progressivement les questions identitaires, il se tourne davantage vers la France avant de quitter définitivement l'Alsace à l'aube de la Seconde Guerre mondiale.



Carte postale de l'exposition de 1897 à la ville de Strasbourg, le Cercle.

L'animation de la vie artistique Strasbourgeoise au tournant du siècle

Alors que jusque-là, la vie artistique strasbourgeoise était régie par deux associations rivales, la Société des amis des arts, francophile et le Strassburger Kunstverein, germanophile, de grands changements sont en marche. Initiés par les artistes du cercle de Saint-Léonard, Spindler et Laugel en tête, puis rejoints par d'autres, cette génération de peintres, musiciens, illustrateurs, soutenus par des mécènes, s'organisent et prennent leur destin en main.

C'est l'exposition « Strasbourg-Novembre » en 1897 qui est considérée comme leur premier grand fait d'armes. Ils choisissent eux-mêmes les artistes exposés, organisent, communiquent, sont jury de concours, et s'émancipent de la tutelle des anciennes sociétés jusqu'à créer la Maison d'Art Alsacienne en 1905. On y retrouve alors les œuvres de Spindler, Sattler, Hornecker, Stoskopf mais aussi Schneider, Dieffenbach, Koerttgé et Blumer présents dans cette exposition...

La création du Théâtre alsacien, de la *Revue alsacienne illustrée* et du musée alsacien font également partie des réalisations de ces jeunes artistes pour promouvoir l'art et la culture alsacienne.

Ces années ont profondément marqué la production artistique et ont participé à forger un peu plus l'identité régionale.

MITTELBERGHEIM



Bien que certaines traces suggèrent une occupation celtique, l'existence du village n'est attestée qu'en 880, dans la charte de fondation de l'abbaye d'Andlau.

Du 13^e à la fin du 16^e siècle, l'évêque de Strasbourg, les nobles de Berckheim et ceux d'Andlau se partagent le fief.

À partir du 15^e siècle, avec le développement du commerce du vin, est tenu un registre sur le prix du vin (*Weinschlagbuch*) dont la tradition perdue aujourd'hui encore. Son grand cru, au lieu-dit Zotzenberg, est déjà cité en 1372.

La révolte des paysans, l'introduction de la Réforme en Alsace et l'extinction de la famille des Berckheim conduit, au 16^e siècle, son partage entre la Ville de Strasbourg, au travers du bailliage de Barr, les nobles d'Andlau et marginalement, l'évêché de Strasbourg.

Au 20^e siècle, Mittelbergheim comprend quelques industries textiles qui ont malheureusement toutes disparu. On y fabriquait surtout de la bonneterie et des chaussons de laine.

MITTELBERGHEIM

Robert Christian BITTENDIEBEL



Né à Schiltigheim le 2 février 1907, mort à Strasbourg le 2 juillet 1984,
il est inhumé à Mittelbergheim

Il étudie la théologie protestante à Strasbourg de 1931
à 1935.

En poste pastoral à Villé, Échery puis Obenheim, il
officie pendant 25 ans à Mittelbergheim.



Poète du cœur

À côté de son ministère, il consacre son
temps libre à la poésie avec pas moins de 179
poèmes.

Son œuvre est regroupé en quatre fascicules :

. *E Kehr um's Dorf* (19 poèmes) – 1971

Ce recueil est dédié à sa grand-mère et
constitue un album de souvenirs, de son
enfance à sa première idylle qui en marque la
fin.

. *Mein sonnig Rebendorf* (67 poèmes) - 1976

Ce recueil est dédié à Mittelbergheim sous
forme d'un hommage bucolique à travers les
quatre saisons.

. *Sonnige Gaenge in die Vergangenheit*
(27 poèmes) - 1977

Recueil sur son retour à Schiltigheim, ce
paradis perdu qu'est l'enfance quand vient
l'âge de se retourner sur sa vie.

. *Kristall des Einklangs* (66 poèmes) – sous
le pseudonyme Christian Beltenried – 1971

Ce recueil est à la fois un pêle-mêle autour
des fleurs, des oiseaux, de la lumière... suivi
de réflexions sur les voyages, les lectures ou
encore la vie.

BARR



La ville de Barr s'appuie au pied du mont Sainte-Odile. Elle est traversée par la Kirneck, affluent de l'Andlau.

La première mention datée de 788, présente le village de Barr sous le nom de *Barru*. Toutefois, ce site a été occupé bien avant, comme en témoignent les nombreux vestiges de l'âge du fer et de l'âge du bronze.

Peuplé au départ par les Alamans qui s'y installent après 357 et la victoire de l'empereur romain Julien à Hausbergen, ce sont ensuite les Francs qui y arrivent en 496, après la victoire de Tolbiac.

Au 13^e siècle, la seigneurie de Barr est créée en regroupant cinq villages d'Empire : Barr, Bourgheim, Gertwiller, Goxwiller et Heiligenstein.

En 1598, la seigneurie est vendue à Strasbourg par les fils de Nicolas Ziegler vice-chancelier d'Empire qui l'avait reçue de l'Empereur Maximilien. Strasbourg en fait un baillage rural jusqu'à la Révolution.

Pendant la guerre de Trente Ans, la ville est détruite par un incendie. Mais sa reconstruction est rapide et par la suite Barr ne connaît plus de catastrophe majeure.

BARR

Richard HARTMANN



Né à Barr le 8 novembre 1809, mort à Chemnitz le 16 décembre 1878

Richard Hartmann commence comme apprenti tailleur dans sa ville natale avant d'entamer, en 1828, son tour de compagnon en Allemagne.

En 1832, il s'installe à Chemnitz, où l'importante industrie textile impose la présence d'ateliers d'entretien et de réparation de machines-outils. Hartmann achève son compagnonnage et devient agent de maîtrise dans l'entreprise *Chemnitzer Maschinenbau*. Il prend la nationalité allemande et, en 1837, quitte l'entreprise pour s'associer avec un collègue, Karl Illing, afin de développer une activité de réparation de machines-outils à filer le coton.

En 1839, il s'associe à August Götze pour fonder l'entreprise Götze & Hartmann, dans laquelle Götze s'occupe du développement commercial, tandis que Hartmann dirige la partie technique et industrielle. La fabrique se diversifie, en achetant notamment un brevet pour des machines à filer la laine.

En 1848, la société, en partenariat avec Theodor Steinmetz, se lance dans la fabrication de locomotives à vapeur et devient le fournisseur des chemins de fer de l'État de Saxe, les *Königlich Sächsische Staatseisenbahnen* (chemins de fer royaux de Saxe).

L'entreprise Hartmann se développe et assure des droits sociaux, alors peu fréquents, à ses employés, en établissant une caisse de maladie, une caisse d'accidents, une caisse de retraite et des logements sociaux.



Entreprise Chemnitzer Maschinenbau
Vers 1878

Barrois de cœur

Richard Hartmann a toujours gardé le contact avec sa ville natale pour laquelle il a une tendresse toute particulière. Il y revient régulièrement et y fait surtout de nombreux dons, que ce soit en 1851 pour l'ameublement de la nouvelle nef de l'église protestante, en 1855, pour les pauvres et dont une partie sert à soulager les soldats et les malades en Crimée, en 1870 lors d'une épidémie de petite vérole ou en 1876 au profit du Club Vosgien de Barr, afin qu'il édifie une petite fontaine (qui porte son nom). Enfin, après son décès, il lègue à la Commune de Barr une importante somme pour son hôpital.

BARR

Jean HERMANN



Jean Hermann
Dessiné par Christophe Guérin et gravé par
Amboise Tardieu
© Musées de la ville de Strasbourg, M. Bertola

Né à Barr le 31 décembre 1738, mort à Strasbourg le 4 octobre 1800

Le 13 mai 1762, il obtient le titre de docteur à la faculté de médecine de l'université de Strasbourg. Après avoir créé, en 1764, un cours privé d'histoire naturelle, il est nommé, en 1769, professeur extraordinaire de médecine à l'École de santé publique de Strasbourg, puis, en 1779, professeur de philosophie. En 1782, il devient titulaire de la chaire de pathologie.

En 1783, paraît son œuvre la plus importante sous le titre de *Tabula affinitatum animalium... cum annotationibus ad historiam naturalem animalium augendam facientibus* (classification des vertébrés).

En 1784, il reprend la chaire de chimie, matière médicale et botanique. Il dirige la même année, le jardin botanique qui compte près de 2 900 espèces ou variétés et auquel il consacre toute sa fortune.

En 1794, dès l'ouverture de l'École de Santé, il obtient la chaire de botanique et de matière médicale.

Ses collections et sa bibliothèque, riche de plus de 12 000 ouvrages sont à l'origine du musée zoologique de Strasbourg, où son cabinet y avait été recréé.



Les aquifolium L.
Septembre 1795
Barr
© Herbar de l'Université de Strasbourg

La tortue d'Hermann

Jean Hermann a été le premier à décrire certaines espèces animales comme le phoque moine ou encore la couleuvre de Montpellier. Mais c'est à une tortue que son nom a été associé, la tortue d'Hermann (*testudo hermanni*). En effet, Jean Hermann possède plusieurs spécimens de tortues dont une se caractérisant par un ongle en bout de queue et une carapace bombée jaune et noire. Il faut attendre 1789, pour que le naturaliste, Johann Friedrich Gmelin, donne un nom, celui d'Hermann à cette variété originaire des environs de Collobrières dans le Var et en Corse.



Reconstitution du cabinet de Jean Hermann au musée zoologique de Strasbourg, avant les travaux en cours.



Mesure de la tortue Hermann
Elle occupe des milieux très diversifiés depuis le littoral jusqu'à 700 mètres d'altitude dans le massif des Maures (Var). Classée en voie de disparition, elle fait l'objet depuis 2018 d'un plan national d'actions en sa faveur.
© Joseph Cefze

BARR

Martin FEUERSTEIN

Portrait de Martin Feuerstein
Photographe inconnu
© Collection privée



Né à Barr le 5 janvier 1856, mort à Munich le 13 février 1931

Fils d'un sculpteur, Martin Feuerstein commence ses études par un apprentissage chez son père, développant ainsi son talent pour le dessin.

En 1874, il s'inscrit à l'Académie des Beaux-Arts de Munich comme un grand nombre des peintres alsaciens de cette époque.

Il s'établit ensuite à Paris pendant trois années où il découvre les tendances nouvelles de l'époque, comme les Nabis et les impressionnistes, et se forme alors à l'usage de la couleur.

Vers 1884, il s'installe définitivement à Munich jusqu'à son décès, où il devient un maître reconnu de l'art religieux, tant pour ses peintures que pour ses cartons pour les maîtres-verriers.

Très attaché à sa ville natale où résident toujours ses parents, il aime y revenir régulièrement.

Artiste très prolifique, ses œuvres sont visibles dans de nombreuses églises d'Alsace (plusieurs églises à Strasbourg, Illkirch-Graffenstaden, Mommenheim, Colmar, Guebenschwihr, Berrwiller...) mais aussi en Italie, en Allemagne, et en Espagne.

Honoré dès son vivant, il est en effet nommé Grand Croix de l'ordre du Mérite de Saint-Michel et anobli en 1914 par le roi Louis III de Bavière. Le pape Pie XI disait de lui qu'il était « celui qui pour deux générations aura été une aide à prier sur de la beauté ».



Stalles de l'église Saint-Nicolas de Stotzheim
Détails
© La Ségnoite

Feuerstein au Pays de Barr

Nothalten : Les quinze mystères du Rosaire est un ensemble de 12 peintures daté de 1889 qui se trouve dans l'église Saint-Michel (autel latéral gauche)

Stotzheim : Stalles de l'église Saint-Nicolas de Stotzheim, peintes en 1875 et représentant le thème de Marie dans l'évangile en 14 peintures.

Zellwiller : Sur les stalles de l'église Saint-Martin, des peintures signées mais non datées représentent des scènes de l'Ancien Testament, les apôtres, les évangélistes et plusieurs saints.

Barr : En 1980, la fille de l'artiste fait don à la Ville du tableau Les pèlerins du Mont-Saint-Odile, toujours conservé et exposé à l'Hôtel de Ville.

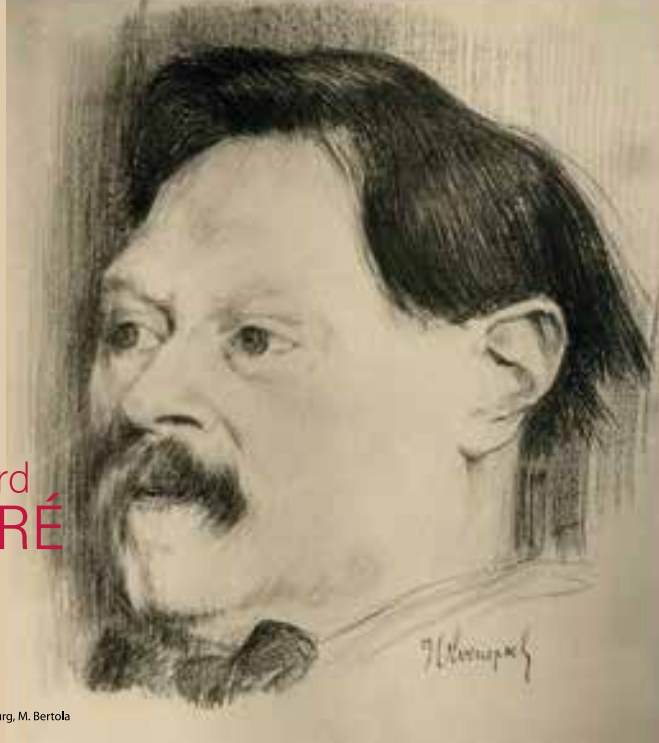


Stalles de l'église Saint-Martin de Zellwiller
Détails
© La Ségnoite

BARR

Édouard SCHURÉ

Portrait d'Édouard Schuré
Par Henri Evenepoel
Crayon conté sur papier
© Musées de la ville de Strasbourg, M. Bertola



Né à Strasbourg le 21 janvier 1841, mort à Paris le 7 avril 1929

Après des études de droit à Strasbourg, Schuré part pour l'Allemagne étudier le *Lied* et ses origines. D'une grande curiosité intellectuelle et passionné par les sciences occultes ainsi que la culture celtique, il vit ensuite à Paris où la parution de son livre, *Histoire du Lied*, lui ouvre les portes des milieux littéraires.

Mais la grande révélation, pour lui, est la musique de Richard Wagner entendue à Munich. Il rencontre le compositeur et assiste à des concerts privés de ses œuvres. Faire connaître et comprendre cette musique en France devient le but de Schuré qui l'analyse longuement dans son Histoire du drame musical parue en 1875. Mais la guerre de 1870 sépare les deux amis.

Fuyant l'Alsace en 1870, il se rend en Italie où il noue une liaison passionnée avec une artiste, Marguerite Albana Mignaty. Elle l'inspire pour ses recherches spirituelles dont l'une de ses œuvres majeures, *Les grands initiés* dans laquelle Schuré raconte l'histoire religieuse de l'humanité. Peu de ses pièces sont jouées sur une scène, mais c'est cependant l'une d'elles, *Les enfants de Lucifer*, qui provoque, en 1906, la troisième rencontre importante, vitale, pour Schuré, celle de Rudolf Steiner, fondateur de l'anthroposophie. Là encore, c'est la guerre qui va séparer les deux amis.

Édouard Schuré est l'auteur de nombreux essais, romans, et recueils de poésie et pièces de théâtre. Il a des vues spirituelles profondes et novatrices pour son époque, mais aussi des visions assez prophétiques sur l'évolution de la civilisation actuelle. Il a fait l'unité en lui entre la vie spirituelle et la connaissance scientifique. Chef de file de l'Idéalisme français contemporain, voici ce qu'en disait de lui le politicien Henry Bérenger :

« Monsieur Édouard Schuré n'est ni académicien, ni universitaire, ni journaliste ; il n'est même pas chevalier de la Légion d'honneur. Esprit religieux, il est en dehors de toutes les Églises ; philosophe, il est en dehors de toutes les écoles ; poète et romancier, il est en dehors de tous les cénacles. Il porte la peine de l'indépendance et de l'universalité de son esprit. Et puis aussi, peut-être, il ne vient pas en son temps. »

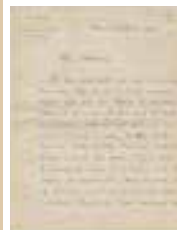


Maison de Schuré
Barr
© La Seigneurie

La villa « les Bouleaux » à Barr

Située au 63 de la rue de la vallée Saint Ulrich, cette maison, achetée au début du 20^e siècle, a été la propriété d'Édouard Schuré. Il aimait y résider tous les ans durant les mois d'été, et y inviter ses célèbres amis. Ainsi, il n'était pas rare de croiser l'historien Albert Sorel, l'écrivain Rainer Maria Rilke, et surtout Rudolf Steiner, fondateur de l'anthroposophie et grand ami de Schuré.

C'est aussi dans cette maison qu'a été délocalisé le collège de Barr durant la Première Guerre mondiale. Une plaque sur la façade rappelle la présence d'Édouard Schuré sur cette maison d'habitation privée.



Lettre de Decimus Hecker, maître de la Villa de Barr à Édouard Schuré concernant sa maison après la fin de la Première Guerre mondiale.
27 janvier 1919
16 Archives de la Ville et de l'Université de Strasbourg.
112 183



BARR

Jean-Jacques WERNER



Jean-Jacques Werner
1985
En tournée avec l'Orchestre européen des jeunes
© Jean-Jacques WERNER

Né le 20 janvier 1935 à Strasbourg, mort le 22 octobre 2017 à Barr

Jean-Jacques Werner a bénéficié d'une double formation : au conservatoire de Strasbourg il obtient les premiers prix en harpe et de cor puis travaille la direction d'orchestre sous la conduite de Fritz Münch. Il part à Paris, à la *Schola Cantorum*, où en 1956 Daniel-Lesur et Pierre Wissmer lui font intégrer la classe de composition. Simultanément, il prend des cours de direction d'orchestre avec Léon Barzin.

À partir de 1960, il mène une carrière de chef d'orchestre, notamment à la Radio, et accorde une grande importance à la programmation d'œuvres de compositeurs contemporains. Directeur du conservatoire de Fresnes en 1968 (qui porte aujourd'hui son nom), il est ensuite professeur de direction d'orchestre au conservatoire de Reims et professeur invité au conservatoire de Paris. Il fonde plusieurs ensembles instrumentaux dont l'orchestre Léon Barzin.

La musique de Jean-Jacques Werner se nourrit de ses tournées internationales, d'art plastique, de littératures germanique et française (Notes prise à New York, 1964), de mythes (*Die silberne Schulter*, 1987). Le choral luthérien y est souvent présent (*Canzoni per sonar*, 1965) ainsi que des références bibliques (*Da pacem domine*, 1960 ; *Quatuor pour le temps de la Passion*, 1980) et la poésie, qui sous-tend toute son œuvre vocale. Son écriture, expression de son cheminement intérieur, oscille entre lyrisme et ascétisme, à l'image des mouvements de l'âme. Volontiers au service de grandes causes (*Cantate Tausend Brücken*, *Cantate pour les droits de l'Homme*, 1982), il utilise l'alchimie des palettes sonores, composant une musique raffinée (*Lamenti d'Arianna*, 1997) pour tout type d'effectif, incluant de nombreuses musiques pédagogiques (*Quatre Novelettes*, 2011).

Sa dernière œuvre, l'opéra *Luther ou Le mendiant de la grâce* commandé par l'Union des Églises protestantes d'Alsace et de Lorraine, pour célébrer les 500 ans de la Réforme, est créé le 14 octobre 2017 à Barr.

<p>Von Ter zue Der</p> <p>von Ter zu Ter von Ter zue Ter von Ter zue Ter von Ter zu Ter</p> <p>von der zue mer vom mer zue der die Men Schreit I kammmer wann der weid</p> <p>I bin mer der See zuestehe Der un mer o bostel offe ?</p> <p>o bostel nur o bostel nur die I dich ka heisse vol Lied du singst diesi dich kamm sah wie d'Zi verdinglich</p> <p>I bin mit Ter o bostel offe diesi versteh wie du singst diesi ka mer wie du menscht diesi ch ka demie wies schaffich</p> <p>diesi ja kenn Wenter verlore geh diesi ch I mit demer Anweid geh diesi wies wie d'Glebe besuch un d'Zi, d'Zi d' mi net vergesse hessch</p> <p>o offen Ter esch o Wenterst o caner Ter esch o Pfeg o offen Ter esch o Hermetz escher Ter esch o Pfeg</p> <p>mein wende zu weid I o Hütte I bin mit die Ter zuestehe Der un mer o bostel verdinglich offe</p>	<p>Sonneblum</p> <p>E Spinnel weid ihr Fleck amag un still Dr Kugel halt sein Pfeil die Sie plüsch im Lecht wie Säuer</p> <p>o bostel Kater Wie sich im dem Pfeg Verlingt</p> <p>Un wenn ich es ward ?</p> <p>o bostel nur o bostel nur die I dich ka heisse vol Lied du singst diesi dich kamm sah wie d'Zi verdinglich</p> <p>I bin mit Ter o bostel offe diesi versteh wie du singst diesi ka mer wie du menscht diesi ch ka demie wies schaffich</p> <p>diesi ja kenn Wenter verlore geh diesi ch I mit demer Anweid geh diesi wies wie d'Glebe besuch un d'Zi, d'Zi d' mi net vergesse hessch</p> <p>o offen Ter esch o Wenterst o caner Ter esch o Pfeg o offen Ter esch o Hermetz escher Ter esch o Pfeg</p> <p>mein wende zu weid I o Hütte I bin mit die Ter zuestehe Der un mer o bostel verdinglich offe</p>	<p>Timid</p> <p>wed loder wed I net soi loder net I net kamm loder lere I net derl loder derl I net mues loder mues I net wed loder wed I net</p> <p>wed loder so I kamm loder derl mues loder wed I net</p> <p>wed I net oder net I net so I net oder derl I net kamm I net oder wed I net</p> <p>net weds un soide net derle un wed I net kamm un mien weds un net kamm so I un net weds kamm un net derle</p> <p>dum</p> <p>net freg ich mit net net freg ob mit weds net freg ob mit derl</p> <p>meusch weds so kammch</p>
---	--	---

Trois poèmes de Maurice Laugner mis en musique par Jean-Jacques Werner

Le 12 octobre 2017 au Studio à Raspail à Paris, a eu lieu la création de trois poèmes en alsacien écrits par Maurice Laugner sur une musique de Jean-Jacques Werner pour baryton et piano.

Ce cycle de trois *Lieder* appelé *Spätlese* (Vendanges tardives) comporte *Von Ter zue Der* (Depuis la porte jusque chez toi), *Sonneblum* (Tournesol), et *Timid*.



Maurice Laugner a été instituteur à Eulz, le primaire d'Andlau pendant de nombreuses années. Arrivé par l'école de Strasbourg, il est en grande partie à l'origine du Centre d'interprétation du patrimoine, la Seigneurie, lors de son mandat de maire de 2008 à 2014. Il a publié plusieurs ouvrages dont le dernier en 2010: *1648-1649 ou la guerre presque inévitable* (2018).

BARR

Edith SUTTER



© Collection privée

Née le 23 juillet 1907 à Barr, décédée le 20 janvier 2003 à Barr

Edith Sutter est née dans une famille de musiciens barrois bien connue. C'est tout naturellement qu'elle débute l'apprentissage du piano enfant avec son père Adolphe.

Elle poursuit ses études au conservatoire de Strasbourg où elle obtient un premier prix de piano et d'orgue.

À la suite du décès de son père, elle reprend la charge d'organiste de l'église protestante Saint-Martin de Barr. L'instrument est le plus grand construit par la célèbre manufacture Stiehr-Mockers de Seltz. Edith Sutter conserve cette charge de 1945 à 1994. En parallèle, elle est une cheffe de chant reconnue dans la paroisse.

Elle mène également une carrière de professeur de piano dans la ville de Barr.

Edith Sutter a composé plusieurs œuvres, profanes ou sacrées, pour chœur ou pour formation instrumentale. On lui connaît un cycle de cinq mélodies pour voix et piano dont, *Le jour tombait* – texte de Théophile Gauthier, *Ariette oubliée* – texte de Paul Verlaine, un quatuor à cordes, ainsi que des chœurs pour voix mixtes dont un qui a été particulièrement salué par la critique en son temps, *O Christ j'ai vu ton agonie*.



Edith Sutter à l'orgue de l'église Saint-Martin de Barr
© Collection privée

Les Sutter, une dynastie de musiciens

Edith était la fille d'Adolphe (1872-1937), formé à l'École normale au métier d'instituteur musicien. Affecté à l'école de Barr, il a dirigé de nombreux chœurs du territoire dont le cercle choral de Barr, la chorale de Mittelbergheim et l'union chorale de Dorlisheim. Il a principalement composé des œuvres instrumentales pour piano et des mélodies pour voix seule et piano.

Fait plus surprenant, Adolphe a deux frères Charles (né en 1871) et Émile (né en 1868) qui ont tous les deux suivi exactement le même parcours de professeur, musicien et compositeur. Le premier a fait toute sa carrière à Strasbourg, le second à Wasselonne.



ZELLWILLER



À l'origine, le village était un fief des ducs de Lorraine.

Au 12^e siècle, le nom du village apparaît pour la première fois dans une charte confirmant les privilèges de l'abbaye de Baumgarten.

Zellwiller possédait un port sur l'Andlau, où transitaient les tonneaux de vin, notamment vers Strasbourg.

Au début du 20^e siècle, les habitants vivaient essentiellement de la polyculture, dont la culture du tabac, ainsi que de l'élevage. Puis, la culture du pinot noir s'est développée, donnant naissance au « Rouge de Zellwiller ».

Ce village possède des calvaires remarquables et une charmante chapelle.

ZELLWILLER

Eugène FUCHS

Eugène Fuchs dans son atelier
© Journal l'Alsace. Édition du 28.2.1980,
Eugène Fuchs : le travail et la passion.



Né à Zellwiller le 20 février 1904, mort à Mulhouse le 18 janvier 1993

Il fait ses études à l'École des Arts décoratifs de Strasbourg, de 1922 à 1926.

En 1927, il part à Paris pour se spécialiser dans les décors de théâtre ce qui conditionne la suite de sa carrière.

En 1932, il entre comme décorateur au théâtre municipal de Mulhouse. Chef-décorateur, puis directeur technique il prend sa retraite en 1968.

Il a peint des centaines de maquettes de décors à l'aquarelle et a également illustré les programmes de plusieurs saisons artistiques du théâtre.

Eugène Fuchs a participé à de nombreuses expositions, seul ou au sein d'un collectif : Colmar (1955), Mulhouse (1957), Erstein et Barr (1969), Altkirch (1970), Mulhouse (1971 et 1982)...

Membre fondateur du groupe « la Palette », il a peint de nombreuses huiles représentant paysages, fleurs, et natures mortes.



« Les pêcheurs de perles » - décor pour l'opéra de Georges Bizet
Gouache sur carton
© Collection privée

Peinture et décors de scène

Depuis la Renaissance, peinture et décors de scènes sont étroitement liés. Nombreux sont les maîtres italiens tel Raphaël à avoir peint des décors de théâtre. Cette tradition va s'étendre à toute l'Europe et perdurer pendant des siècles.

Le début du 20^e siècle voit le renouveau de cette association à travers les Ballets russes, compagnie novatrice qui fait se mélanger musique, danse, décors, et costumes dans un spectacle total. De très grands noms artistiques vont y être associés, autant pour la composition musicale que pour la chorégraphie. Quant aux décors, ils sont signés Picasso, Braque, Derain, Utrillo, Rouault, Matisse...

Nul doute qu'Eugène Fuchs connaissait et a été influencé par ce genre novateur où techniques picturales et intentions scénographiques sont étroitement entremêlées.

EPFIG



Le village d'Epfig se dresse sur un promontoire en avancée du massif des Vosges.

Les romains avaient déjà identifié le rôle stratégique de ce site connu alors sous le nom d'*Epiacum*. Un fortin leur permettant d'observer et de contrôler tous les mouvements sur la route d'*Argentoratum*, l'actuelle Strasbourg. Ces mêmes romains ont introduit la vigne en Alsace et couvert de vigne plus du quart du ban d'Epfig, ce qui en fait, avec ses 580 Ha, le plus grand domaine viticole d'Alsace.

Epfig est complètement ruiné en 1439, lors des premières incursions du parti armagnac, opposés aux Bourguignons de 1407 à 1435. Le village est une deuxième fois détruit en 1632 lors de la guerre de Trente Ans.

Entre le 11^e et le 14^e siècle est érigée une chapelle dédiée à sainte Marguerite qui possède un porche unique en Alsace et un ossuaire dont la plupart des ossements provient de la destruction du village disparu de Kollwiller.

EPFIG

Auguste SCHIRLÉ



Auguste Schirlé
1919
© Collection privée

Né le 5 avril 1895 à Epfig, mort le 26 septembre 1971 à Montrouge

Compositeur, pianiste, organiste et maître de chapelle, Marie Auguste Joseph Schirlé est initié à la musique dès l'âge de 7 ans par l'apprentissage de l'orgue.

En septembre 1909, il entre au Conservatoire de Strasbourg, pour y poursuivre ses études musicales sous la direction de Hanz Pfitzner et Marie-Joseph Erb, avant de se perfectionner à Stuttgart, puis de rejoindre Paris en 1919.

Dès 1911, alors âgé de 16 ans, il est titulaire de l'orgue de Benfeld, jusqu'en 1918. Il se perfectionne dans l'art de l'écriture musicale auprès de Charles-Marie Widor au conservatoire de Paris, et préparera le Grand Prix de Rome présenté en 1924 et en 1925.

En 1926, il obtiendra 3 médailles au Concours de Florence, notamment pour le poème symphonie *Le Taennchel* op. 34, Misere pour chœur et orchestre op. 3 et le quatuor à cordes *Esyola* op. 22.

Entre 1925 et 1939, il donne des concerts, entre autres pour Radio PTT, Radio Paris et à Strasbourg pour Radio Strasbourg. Ses œuvres ont été jouées jusqu'aux États-Unis.

Marié à Paris en 1927, il cherche une situation stable propre à lui assurer les revenus constants nécessaires, pour subvenir à une vie de famille.

Il est en 1932, titulaire de l'orgue de l'église de l'Immaculée Conception et maître de Chapelle, poste qu'il conserve jusqu'en 1969. Grand pédagogue, il enseigne dans plusieurs institutions parisiennes.

En 1948, il obtient de la SACEM, le prix Gabriel Pierné, une récompense couronnant son travail de composition. Resté très attaché à sa région d'origine, il vient tous les étés en Alsace et y compose ses thèmes musicaux qu'il retravaille à Paris.

Il laisse un héritage musical de plus de 48 opus, qui montre son aptitude à composer pour tous les styles et tous les genres, aussi bien de la musique sacrée que de la musique profane.

La musique alsacienne transparaît dans son œuvre par de nombreux titres et rythmes populaires tels que : *Le Taennchel*, *D'ald Bladaan am Wasserzoll*, *Chansonnette Alsacienne*, *Chantons le vin*, *Le bon Vin d'Alsace*, *Demain on dansera chez ma tante...*



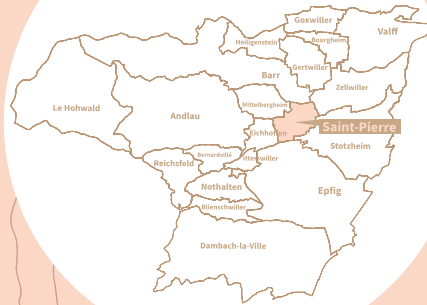
Un poème pour un territoire

En 1924, la Société Sélestadienne des Lettres, Sciences et Arts organise un grand concours national de composition. Il s'agit de mettre en musique le poème *Le bon vin d'Alsace* écrit par Anna Favre-Schlumberger, femme de lettres et poétesse alsacienne. 64 compositeurs et compositrices de toute la France ont tenté leur chance pour gagner le premier prix.

Le poème vante les qualités du vin d'Alsace, l'esprit joyeux de ses vigneronns, la beauté de ses paysages... Le poème met aussi en avant les villages viticoles de Barr, Dambach-la-Ville et Gertwiller !

Même s'il n'a pas reçu le premier prix et les 300 francs promis au vainqueur, Auguste Schirlé alors étudiant au conservatoire de Paris, obtient la mention Honorable pour sa composition.

SAINT-PIERRE



Situé sur le passage d'une ancienne route celte vers le pays de Bade, le passage de l'Andlau, a permis d'y fixer les habitants et a conditionné une partie de son patrimoine marqué par l'activité de ses moulins.

Quelques vestiges datant de l'Âge du bronze, un ancien prieuré augustin rattaché à l'évêché de Strasbourg, aujourd'hui devenu le château d'Ittenwiller, constituent des éléments de patrimoine remarquables autour du village

SAINT-PIERRE

Ignace PLEYEL



Ignace Pleyel
Graveur anonyme
© Musées de la Ville de Strasbourg, M. Bertola

Né le 18 juin 1757 à Rupperthal (Autriche) et mort le 14 novembre 1831 à Paris

Compositeur autrichien naturalisé français, dont le nom évoque surtout de nos jours celui du fondateur de la plus célèbre fabrique française de pianos.

Élève extrêmement doué, son instruction musicale est confiée à Joseph Haydn, auprès de qui il passe cinq ans entre 1772 et 1777.

Après quelque temps au service du comte Erdödy, il devient en 1785, vice-maître de chapelle de la cathédrale de Strasbourg. À la mort du maître de chapelle Franz-Xaver Richter en 1789, il hérite de sa charge.

C'est peu de temps après qu'il achète l'ancien prieuré augustin, le château d'Ittewiller, à Saint-Pierre dans lequel il reste quelques années, au plus fort de la Terreur.

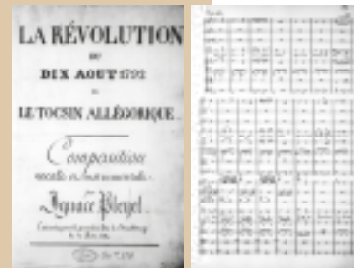
En 1797, Ignace Pleyel ouvre une modeste boutique d'éditions musicales à Paris. Il commence par publier ses œuvres mais aussi celles de Haydn, Mozart, Beethoven ou encore Boccherini. Il est l'inventeur de la partition de poche, première collection à bas prix et de petit format appelée « Bibliothèque musicale ».

En 1807, Il fonde sa fameuse manufacture de pianos, dont il assure la direction jusqu'à sa mort. C'est son fils, Camille qui contribue grandement à la renommée de la manufacture.

Pleyel ne produit que peu de musique vocale (opéra *Ifigenia in Aulide*, Naples, 1785), mais son œuvre instrumentale est immense, ce qui le fait souvent comparer à Haydn, en particulier par Mozart, qui, après avoir pris connaissance du deuxième opus écrit : « *Il serait bon et heureux pour la musique que Pleyel puisse être en mesure, avec le temps, de nous remplacer Haydn !* ».

On lui doit une trentaine de symphonies, de nombreux concertos et symphonies concertantes (une forme musicale née à l'époque classique, au croisement de la symphonie et du concerto), beaucoup de musique de chambre (du duo au septuor), quinze sonates pour piano et une méthode de piano, parue en 1797 et souvent rééditée depuis.

Le Château d'Ittewiller à Saint-Pierre
© Collection privée



La révolution du dix août 1792
© ONP

Ignace Pleyel à Saint-Pierre

Ami de Rouget de Lisle, arrivé à Strasbourg en mai 1791, Pleyel compose l'*Hymne à la liberté* sur un de ses textes qu'il dirige le 25 septembre 1791 lors de la Fête de la Proclamation de la Constitution.

Le 20 avril 1792, la France déclare la guerre au roi de Bohême et de Prusse, et Pleyel, prudent, décide de quitter Strasbourg. C'est à ce moment qu'il achète l'ancien prieuré d'Ittewiller devenu Bien national.

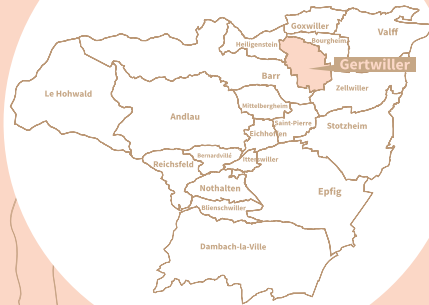
C'est aussi là qu'il va héberger et sauver de la Terreur, le peintre miniaturiste Jean-Urbain Guérin, qui n'avait pas hésité à défendre la reine en 1792 aux Tuileries. On comprend que dans ce contexte, il ait pu faire l'objet de dénonciations. Même si cela n'a jamais été attesté, on lit régulièrement qu'il serait passé sept fois devant le comité de Salut public, tout en ayant composé pour les cérémonies du temple de la Raison, puis de l'Être Suprême, ce qui démontre un certain opportunisme.

C'est à Ittewiller qu'il compose une de ses œuvres majeures. *La révolution du 10 août 1792 ou le Tocsin allégorique*, donné pour la première fois à Strasbourg le 10 août 1793 ou 1794. Cette composition révolutionnaire est entourée d'une légende qui raconte que Pleyel, soucieux de son sort, se serait enfui à l'étranger pour revenir furtivement dans sa propriété et s'y faire arrêter le soir même. On lui aurait alors intimé l'ordre de composer une œuvre afin de prouver son patriotisme et de sauver sa tête. Il aurait écrit la partition dans son château, écrivant jour et nuit pendant sept jours sous la surveillance de gendarmes.

Symphonie à programme avec chœur, *la révolution du 10 août 1792* a été jugée en son temps comme « *une des meilleures œuvres de Pleyel et comme le produit d'une véritable inspiration* » et sera redonnée plusieurs fois de son vivant.

En 1795, Pleyel vend sa propriété à l'imprimeur François Levraut et s'installe à Paris où commence sa carrière d'éditeur puis de fabricant de pianos.

GERTWILLER



Le village se situe sur la Kirneck en aval de Barr.

L'existence du village est attestée dès 718, sous la dénomination de *Gertenwilre*.

En 1160, les villages de la seigneurie de Barr, dont Gertwiler fait partie, ont le statut de villages d'Empire, libérant ses habitants du servage en leur conférant le statut d'hommes libres (plus tard de bourgeois). Cela ne les dispensait pas de la soumission à la double tutelle du ministériel de l'Empire et de l'Église par l'intermédiaire des abbayes du Mont Sainte-Odile et de Niedermunster.

Trois moulins y ont été exploités (deux à grains et le troisième à huile) jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale, le plus ancien datant du 16^e siècle.

GERTWILLER

Lucien BLUMER



Autoportrait de Lucien Blumer

© Archives de la ville et de l'Eurométropole de Strasbourg

Né à Strasbourg le 14 octobre 1871, mort à Strasbourg le 9 juillet 1947

Il est l'artiste-peintre le plus alsacien de sa génération. Il passe toute sa vie, dans la maison natale à Strasbourg où il bénéficie, depuis son atelier, d'une vue sur la cathédrale et sur le Palais Rohan.

D'abord élève de Lothar von Seebach, il fréquente l'Académie de Karlsruhe (1895-1897), puis l'académie Julian à Paris (1898-1899) où il parfait sa formation artistique par des stages dans différents ateliers d'artistes. Il s'intéresse alors aussi bien aux fleurs, aux portraits, qu'aux intérieurs et aux natures mortes.

Avec le peintre Émile Schneider, il y crée la Société des Artistes de Saint-Nicolas, puis avec Charles Spindler (peintre, illustrateur, ébéniste, écrivain et photographe), ils fondent, en 1905, la Revue alsacienne illustrée, puis devient président de l'Association des Artistes indépendants d'Alsace, une fonction qu'il occupe de 1912 à 1937.

En 1897, le public strasbourgeois le découvre pour la première fois à l'occasion d'une exposition à la Société des amis des arts à Strasbourg. Il expose aussi à Mulhouse, Berlin, Cologne, Karlsruhe, Wiesbaden, Stuttgart et Paris.



Résidence secondaire de Lucien Blumer à Gertwiler

Artiste peintre, il est aussi excellent photographe, ce qui fait de lui un précieux témoin de son temps. Il dote sa résidence secondaire qui se situe à Gertwiler, d'une tour abritant un atelier, du haut de laquelle il a un point de vue sur tout le village.

© Archives de la ville et de l'Eurométropole de Strasbourg

Créer une identité alsacienne

Lucien Blumer descend d'une famille d'artisans d'art francophiles. Avec les artistes de sa génération et sous l'impulsion de von Seebach, ils redonnent vie à la peinture en Alsace. Ne pouvant être Français et ne voulant pas devenir Allemands, ils développent une culture alsacienne qui s'oppose à la fusion des deux identités et à la politique de germanisation. Il s'agit, littéralement pour eux, de « créer » une identité alsacienne propre.

BERNARDVILLÉ



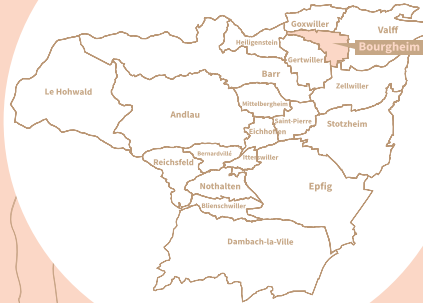
Bernardvillé s'est développé au pied de l'Ungersberg, dans un vallon, à proximité de l'abbaye cistercienne de Baumgarten, fondée en 1125 par l'évêque de Strasbourg, Cunon de Michelberg, chassé de Strasbourg par l'empereur.

On attribue les premières constructions aux bergers employés par les moines de l'abbaye. Actuellement, les plus vieilles maisons de ce village viticole datent du milieu du 17^e siècle.

Le village est mentionné pour la première fois dès 1260. Les sires d'Andlau, vassaux du Saint-Empire germanique pour leurs fiefs à Bernardvillé, y sont seigneurs depuis 1305 et gardent leurs titres jusqu'à la Révolution.

Le village est dévasté à plusieurs reprises lors de guerres. Il est entièrement détruit lors de la guerre des paysans, en 1525, par les habitants d'Epfig et de Dambach-la-Ville qui détruisent également le monastère. Par la suite, les pierres utilisées pour construire les maisons, servent à édifier l'enceinte fortifiée de Benfeld.

BOURGHEIM



Le site est habité dès l'époque gallo-romaine, comme en témoignent les ruines du fortin, qui protégeait la route et le guet de la Kirneck, ainsi que par les nombreux vestiges d'installations de potiers. Une occupation qui se poursuit à l'époque carolingienne, avec des potiers et des verriers.

Bourghheim est mentionné pour la première fois en 738, sous le nom de *Burghaime*.

Au début du 16^e siècle, Bourghheim faisant partie de la seigneurie de Barr, est offert par l'empereur Maximilien à Nicolas Ziegler avant que ses fils ne vendent, en 1566 et 1568, la seigneurie à la ville de Strasbourg qui en reste propriétaire jusqu'à la Révolution.

Vers 1545, la Réforme y est introduite mais en 1685, avec le rattachement de l'Alsace à la France, le catholicisme y fait son retour avec le simultaneum (usage de la même église par les deux confessions).

Le village subit les violences des guerres du 17^e siècle.

ITTERSWILLER



Itterswiller, se nomme à l'époque romaine *Itineris Villa*. Les Romains y ont, comme souvent, introduit la vigne.

Mentionné pour la première fois au 12^e siècle, le village est un fief de l'évêque de Strasbourg aux mains des seigneurs d'Andlau.

Au 17^e siècle et lors de la guerre de Trente Ans, le village est détruit par les Suédois.

NOTHALTEN



Le village est constitué de la réunion des anciens hameaux de Nothalten et de Zell.

Dès le 14^e siècle, le village fait partie des possessions des nobles d'Andlau et de l'évêque de Strasbourg.

Le château de Boehmstein, en ruine depuis le 15^e siècle, a probablement été construit au 13^e siècle.

Aujourd'hui, la vigne s'étend sur plus de 220 hectares.

Les sentiers aménagés dans les vignes, invitent les promeneurs à découvrir le paysage et la beauté de son vignoble. Deux fontaines Renaissance sont à admirer, l'une à Zell, l'autre à Nothalten.

REICHSFELD



Reichsfeld est un village situé au fond du vallon de la Schernetz.

Mentionné dès 1323, le village est un fief des nobles d'Andlau du 15^e siècle à la Révolution.

Les ressources de la commune proviennent principalement de l'exploitation de la forêt, qui occupe plus de la moitié de la surface du ban communal, et de la culture de la vigne.

Reichsfeld est également le point de départ de nombreuses randonnées vers l'Ungersberg, le Hohwald, la vallée de Villé...

STOTZHEIM



Stotzheim, qui s'étend le long du Muhlbach, canal de dérivation de l'Andlau, est situé dans la plaine et a conservé une vocation agricole, notamment la culture du tabac.

Le village est mentionné pour la première fois en 783.

En 1163 est bâti un premier château par Otton de Stotzheim au cœur du village. La construction du château actuel date de 1574, l'édifice est classé au titre des monuments historiques en 1986.

À partir de 1314, il passe à l'évêché de Strasbourg.

Le village est pillé dès 1444 par les Armagnacs.

Le 19^e siècle voit la construction de l'église et de la mairie, vers 1830, ainsi que des écoles par Antoine Ringeisen.

La Seigneurie

Place de la Mairie
67140 Andlau

+33 (0)3 88 08 65 24
contact@laseigneurie.alsace
www.laseigneurie.alsace
f laseigneurie i

